

JOURNAL HELVETIQUE

O U

R E C U E I L

D E

*Pièces de Morale , de Politique d'Oeco-  
nomie , d'Agriculture , d'Histoire Natu-  
relle & Civile &c. Avec des Pièces fu-  
gitives de Littérature choisie , en-prose &  
en vers ; l'Annonce des Livres nouveaux ,  
les Découvertes & l'Encouragement des  
Sciences & des Arts , des Manufactures  
& des Métiers &c.*

DEDIÉ AU ROI,

NOVEMBRE 1768.



NEUCHÂTEL

DE L'IMPRIMERIE DES EDITEURS.

MDCC LX VIII.





# JOURNAL HELVETIQUE.



NOVEMBRE 1768.

## REFLEXIONS

Sur 2 Sam. XII. 21, & 1 Cron. XX. 34

**J**E rougis pour la plupart des Traducteurs & Interprètes de l'Ecriture Sainte, de la manière dont ils traduisent & entendent ces deux passages parallèles, où ils attribuent à David des cruautés qui auroient répugné aux *Phalaris* & aux *Nérons*, des cruautés inouïes & dont l'histoire ne nous fournit aucun exemple, du moins envers des villes entières, en supposant, come ils le font, que David fit effectivement scier, par le milieu du corps,

*bacher* en morceaux, & déchirer avec des *berfes de fer* le peuple de *Rabba* & des autres villes des *Hammonites*. Et qu'on ne dife pas, pour pallier ces horreurs, que *David* ne fit cela qu'aux homes les plus coupables de ces villes, ou, fi l'on veut, qu'il s'en tint à les décimer. Cela même peut-il fe concevoir dans l'*Home fe-  
lon le cœur de Dieu*? Et puis, dans cette fupofition même, ne valoit-il pas bien la peine que le Texte nous le dit clairement, & qu'il ne s'énonçat pas d'une manière fi generale?

Le feul fens admissible de ces versets fera donc, que *David fournit* & affujettit ces prifonniers de guerre à des travaux publics, foit pour fabriquer tous ces divers outils & instrumens dont parle le texte, foit pour les leur mettre en mains, comme à des esclaves, pour le fervice de la nation. Et il feroit à fouhaiter que ceux qui nous raportent ce fens de quelques interpretes, ne le fifsent pas avec une froideur qui étonne; car on diroit prefque qu'ils craignent de le transcrire.

Tout favorife ce fens: (1<sup>o</sup>.) L'horreur du fens opofé, qui, come je l'ai dit, ne peut fe concevoir, & révolte & fait frémir toute nature humaine.

(2<sup>o</sup>.) Divers traits même du texte. Et

d'abord, en parlant du Roi de *Rabba*, il est dit simplement, que David *lui prit sa couronne & se la mit sur la tête.* Or si le peuple de *Rabba* & des autres villes des *Hammonites* avoient comis quelques cruautés envers les *Israelites*, qui eussent provoqué la vengeance de David, come ils ne l'auroient sans doute fait que par l'ordre de leur Roi, n'auroit-ce pas été sur lui que David auroit commencé à en prendre vengeance. Cependant pas un mot là dessus. Outre cela il est dit que David *emmena ce peuple*, c'est-à-dire, qu'il l'emmena prisonnier. Or si c'eût été pour lui faire subir de si infernales barbaries, pourquoi ne l'eût-il pas fait sur les lieux mêmes? Dira-t-on que David vouloit régaler de ce spectacle tout le peuple d'*Israel*, homes, femmes, enfans; mais ce seroit le comble de l'horreur. De plus, pour déchirer ainsi des milliers d'homes avec des herfes, il eût fallu commencer par les étendre & les clouer à terre dans une vaste plaine, pour les déchirer ensuite par ces herfes, & les mettre en hachis avec ces haches; ce qui ne se conçoit guères. De plus encore, le texte dit qu'il les fit passer par un fourneau où l'on cuit les briques.

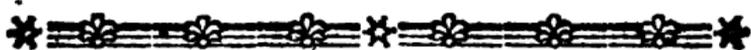
A l'entendre come on le fait communément, le texte auroit dit qu'il les fit jeter dans ces fourneaux ; car pour les y faire passer il auroit failu à ces fourneaux une ouverture plus haute qu'on n'en fit jamais à aucun, & puis ensuite une autre ouverture pareille à l'opposite, & par conséquent il auroit fallu faire ces fourneaux tout exprès pour de telles horreurs.

( 3°. ) Enfin, & c'est ce qu'il y a de plus fort contre la traduction vulgaire de ce texte, tandis que dans le commencement de ce même chapitre du 2 livre de Samuel, l'historien nous apprend que Dieu envoya à David le Profète *Nathan*. pour lui reprocher son adultère avec *Bethsabée*, & la mort d'*Urie* son mari ; tandis que dans le dernier chapitre de ce même livre, Dieu lui envoie le Profète *Gad* ; pour lui reprocher d'avoir fait le dénombrement du peuple, dénombrement en punition duquel soixante & dix mille homes périrent par la mortalité, Dieu auroit néanmoins aplaudi secrettement par son silence à toutes ces prétendues horreurs de David, & ce seroit même quelque Profète divinement inspiré qui nous raconteroit cela de sang froid, & come si David eût fait la plus belle chose du monde ? Digèrera cela qui le pourra. Quant à moi je serois moins

révolté de nombre d'adultères de David avec des Bethsabées, d'autant de meurtres de leurs maris, & de plusieurs dénombremens du peuple, que je ne le ferois de voir David se porter à de telles horreurs.

Pour fortifier encore tout ce que je viens de dire, rapellons nous ici un fait bien remarquable de l'histoire de David; c'est son procédé envers la maison de Nabal, que dans le feu d'un premier mouvement de vengeance il avoit résolu d'exterminer. Observons bien qu'il n'étoit question que d'une seule maison; au lieu qu'ici il s'agit de tout un peuple. Cependant qu'arriva-t-il? Dieu mit au cœur d'*Abigail* d'aller l'en détourner, en lui disant entr'autres, qu'il ne ternit pas sa vie par une telle *méchanceté*, & qu'il ne s'exposât pas à des remords pour avoir répandu du sang sans cause & s'être vengé soi-même. Ces considérations font aussi tôt impression sur David, & il en rend grâce à Dieu. Quoi donc? ce même David si susceptible de sentimens humains, & si facile à revenir d'une vengeance résolue & comme jurée, auroit été capable de se signaler ici entre tous les monstres en cruauté, par des horreurs sans exemples; & ce qu'il y a de plus inconcevable, &, j'ose le dire, de plus

scandaleux, Dieu ne lui en auroit fait faire aucun reproche ? Encore un coup, le digèrera qui le pourra. Quant à moi, je le réitére ; c'est un oprobre à tous les interprètes qui ont pû le digerer ; sur-tout quand nous les voyons d'ailleurs se torturer l'esprit pour aplanir des difficultés topographiques ou chronologiques, que présentent certains endroits de la Bible, difficultés vraiment de néant, en comparaison de celle-ci. Et si même, pour l'aplanir, ils avoient été réduits à faire une sorte de violence au texte, ou à alléguer quelque erreur de copiste & quelque altération de l'original, &c, qui n'auroit dû leur en applaudir & les en louer ? Mais cela même n'est point nécessaire ; & si l'on veut se tenir trop scrupuleusement colé à tous les termes du texte, il n'y a qu'à supposer que David fit ici quelque chose de pareil à ce que faisoient les Romains, quand ils faisoient passer à la file sous un joug leurs ennemis vaincus ; c'est-à-dire que David avant que de les envoyer aux divers travaux auxquels il les condannoit, les fit passer de même sous des scies, des haches & des herbes, & même devant un fourneau à cuire des briques, pour leur d'autant mieux signifier leur futur esclavage & leur faire sentir ce qu'ils auroient peut être mérité si l'on eût voulu les traiter à la dernière rigueur.



## CONJECTURES

Sur l'antériorité de l'Evangile de ST. MARC  
à celui de ST. MATHIEU.

---

**J**E ne me pardonerois pas de m'occuper d'une question aussi oiseuse que celle-ci, & de vouloir en occuper aucun lecteur, si l'opinion généralement reçue, que c'est *St. Mathieu* qui a écrit le premier son Evangile, n'en avoit fait naître une autre, qui en résulte come nécessairement, c'est de regarder *St. Marc* come son *abréviateur*; opinion qui me paroît injurieuse à *St. Marc*, & dès-là au Recueil de nos Livres sacrés, come nous le verrons bientôt.

Ce qui a fait envisager *St. Marc* come l'abréviateur de *St. Mathieu*, ce sont de fréquentes suites de versets, où ces deux Evangelistes se ressemblent entièrement, non seulement dans les choses, mais même dans le stile & les expressions; en sorte qu'on ne peut s'empêcher de penser que *St. Marc* ayant écrit après *St. Mathieu*, comme on le croit généralement, il avoit cet Evangile sous les yeux quand il écrivit le sien.

Je n'ignore pas que l'opinion de l'antériorité de l'Évangile de St. Mathieu a déjà été générale dans l'antiquité, & cela d'après *St. Irénée, Eusebe, St. Jérôme, & St. Augustin*, & que ce dernier nomme même formellement St. Marc l'abrégiateur de St. Mathieu. Mais tous ces grands noms & en général le titre pompeux de *Père de l'Église*, ne doit pas nous imposer, au point de captiver notre propre Raison, que nous tenons de Dieu, non moins qu'eux la leur, & de la soumettre aveuglément à leurs décisions, d'autant plus que leurs Écrits même démontrent assez qu'en fait de droiture de sens, de saine & solide critique, & quelquefois même de probité, plusieurs de ceux qu'on honore de ce titre pompeux ne méritent assurément pas d'être regardés comme des Docteurs infailibles.

Mais revenons à notre question de l'antériorité de l'Évangile de St. Mathieu, ou de celui de St. Marc. *Rien n'est plus incertain*, disent *Mrs. de Beaufobre & Lefant* dans leur Préface sur St. Marc, que les dates qu'on leur assigne; & ce qui prouve évidemment le peu de fond qu'on doit y faire, ce sont les dates fort différentes qu'on a assigné dans l'antiquité à celui de St. Mathieu. „ Si l'on en croit, disent-ils dans

25 leur Préface sur cet Evangile, si l'on en  
 25 croit les soufcriptions de quelques an-  
 25 ciens manuscrits, suivies par Eufèbe dans  
 25 sa Chronique; par Théoflaète, & par  
 25 d'autres Auteurs plus modernes, St. Ma-  
 25 thieu aura écrit son Evangile 8 ou 9  
 25 ans après l'ascension de nôtre Seigneur.  
 25 La Chronique d'Alexandrie en met la  
 25 date 7 ans plus tard, c'est-à-dire envi-  
 25 ron 15 ans après l'ascension. Mais St.  
 25 Irénée, Auteur plus ancien & plus pro-  
 25 che du siècle apostolique recule beaucoup  
 25 cette date, quand il dit, que St. Ma-  
 25 thieu publia son Evangile *lors que Pierre*  
 25 *& Paul évangélisoient à Rome & fon-*  
 25 *doient cette Eglise*, c'est à dire, environ  
 25 l'an 61 de l'Ere Chrétienne. Le plus  
 25 sûr, concluent ils, c'est de ne rien dé-  
 25 cider là dessus.

Outre toutes ces variations, qui ren-  
 dent très incertaine la date de l'Evangile  
 de St. Mathieu, observons 1°. que selon  
 St. Irénée, qui semble mériter le plus de  
 créance, comme étant le plus voisin du  
 siècle apostolique, voila la date de l'Evan-  
 gile de St. Mathien rapprochée à deux seu-  
 les années de distance de celle de St. Marc,  
 que l'on conjecture avoir écrit l'an 63 de  
 l'Ere Chrétienne, & qu'ainsi, dans des  
 dates si peu certaines & qui ne sont fon-

dées que sur des conjectures, rien de si facile qu'une erreur d'une ou deux années, soit quant à l'un, soit quant à l'autre de ces Evangiles, & peut être même à l'égard des deux.

Observons 2<sup>o</sup>, toujours d'après *Beausobre & Lenfant*, que, dans quelques anciens manuscrits & dans quelques Pères, les Evangiles ne sont pas rangés de la même manière qu'ils le sont aujourd'hui, & qu'ainsi s'il se trouvoit que, dans ces manuscrits & dans ces Pères, l'Evangile de St. Marc précédat celui de St. Mathieu, ce seroit une forte raison de soupçonner que St. Marc pourroit bien avoir écrit avant St. Mathieu.

Quoi que ce ne soient là que des *peut-être* & de simples conjectures, cela ne laisse pas que de répandre déjà beaucoup de doute sur la vérité des dates de ces deux Evangiles; mais ce qui me paroît tout à fait décider la question en faveur de l'antériorité de celui de St. Marc, c'est que si St. Mathieu eût écrit le premier, & que dès là St. Marc dût être regardé come son abréviateur, cette idée seroit entièrement contre toute vraisemblance, & que même, come je l'ai déjà dit ci-dessus, elle seroit très injurieuse à St. Marc: 1<sup>o</sup>. quant à son zèle pour JESUS-CHRIST & pour l'é-

dification des Chrétiens. L'Évangile de St. Mathieu est il en effet si étendu & d'une si longue lecture, que St. Marc puisse avoir eû la moindre pensée de l'abrèger, d'abrèger de près de la moitié une histoire déjà très succinte, de la vie du plus grand Personage qu'il y ait jamais eû sur la terre, & une histoire dont tout le détail & toutes les circonstances devoient être par conséquent si interressantes pour tous les Chrétiens de son tems & pour tous ceux de tous les siècles.

Je dis 2<sup>o</sup>, que cette abréviation prétendue seroit encore très injurieuse à St. Marc, quant à son bon sens, à son gout & à son discernement, en ce qu'il auroit omis de St. Mathieu nombre de paroles & d'actions de Jésus-Christ très importantes, & quelquefois plus importantes que d'autres qu'il en auroit transcrit; ce qui ne seroit pas moins encore contre toute vraisemblance (\*). Au lieu qu'il est très naturel que St. Mathieu ait été l'amplificateur de St. Marc, lui qui étant Apôtre, & par conséquent ayant été témoin de tout ce

---

(\*) Il est sur tout bien remarquable, que de tout le Sermon de Jésus-Christ sur la montagne, qui est pourtant sans contredit un des plus importants morceaux de St. Mathieu, à peine en trouve-t-on quelques traits dans St. Marc.

que nôtre Seigneur avoit dit & fait, devoit avoir beaucoup plus ds choses à narrer, que St. Marc, qui pourroit bien n'avoir écrit que sur le raport & d'après la dictature de St. Pierre, come on le conjecture assez generalement.

On m'objectera peut-être que la grande conformité de stile & d'expressions qu'il y a dans nombre d'endroits de St. Mathieu & de St. Marc donant lieu de penser que St. Mathieu avoit donc l'Evangile de St. Marc sous les yeux quand il écrivit le sien, on ne comprend pas comment en ce cas il auroit omis diverses choses qu'on trouve dans St. Marc. Mais cette objection s'évanouit, si l'on considère que ces omissions y sont en très petit nombre & de peu d'importance, en comparaison de celles qu'auroit faites St. Marc, s'il eût écrit d'après St. Mathieu; qu'ainsi elles ont pu facilement échaper à St. Mathieu par inadvertance, & qu'il se pourroit même qu'il les eût faites à dessein, parce que sa mémoire ne les lui rapelloit pas, & qu'en historien d'une fidélité très scrupuleuse, il ne vouloit rien dire que ce dont il se souvenoit lui-même parfaitement.

Si mes conjectures sont fondées, ne conviendrait il donc pas que dans l'arrangement des Evangiles celui de St. Marc

précédât celui de St. Mathieu? Outre qu'alors on ne seroit plus réduit à lui faire l'injure de le regarder come son abrégiateur; il en résulteroit encore cet avantage, qu'après avoir commencé à lire dans son Evangile l'histoire de NÔtre Seigneur, on passeroit ensuite avec un nouveau plaisir à la lire plus étendue & plus circonstanciée dans St. Mathieu: Au lieu qu'en commençant par celui-ci, il est come impossible qu'on n'éprouve de la sécheresse, de l'ennui, & quelque dégoût à lire St. Marc, & qu'on ne soit porté dès-là à le sauter & à passer tout de suite à St. Luc. Voila du moins ce qui m'arrivoit constamment dans ma jeunesse, & je ne doute pas que bien d'autres ne l'aient fait & ne le fassent encore de même.





COMMENTAIRE,  
DE CETTE DEFINITION

*L'homme est un animal raisonnable. (\*)*

---

**A** Considerer cette multitude presque infinie de livres, qu'on imprime tous les jours, sous les titres divers de Logique, d'Art de penser, de Méthodes de toutes especes; il semble que les hommes devroient être les plus excellens raisonneurs du monde.

Cependant

---

(\*) Traduit de l'Italien Quoiqu'une plaisanterie ne soit guères sçavoirable que dans la langue où elle a été conçue, & qu'il soit aussi difficile de la traduire, qu'il est ridicule de la commenter, j'ai hasardé la traduction de ce morceau, persuadé que ce qu'il pourroit perdre, en passant par mes mains, & dans ma langue ne feroit que la moindre partie de ce qu'il a de bon. La chaleur, le coloris, l'agrément & l'harmonie du stile ne s'y trouveront pas sans doute comme dans l'original, mais les idées philosophiques & neuves, & les traits variés & choisis d'érudition, dont cette plaisanterie est assai ornée, auront toujours leur prix, & suffiront, je pense, pour que son illustre Auteur ne soit pas entièrement méconnu dans ma traduction.

J. B. L.

Cependant leur vie n'est qu'une longue nuit d'erreurs, un sommeil profond, dont ils se réveillent de tems en tems, pour faire les yeux à demi ouverts & presqu'endormis un syllogisme, fruit de leurs rêveries, mais dans lequel on les voit l'instant d'après se plonger de nouveau. L'un se tient un moment de bout, & fait un madrigal ou un sonnet, un autre plus vigoureux compose l'esprit des Loix, & se rendort dans le livre des fiefs & dans le chapitre du change; celui ci explique l'attraction de l'Univers, & fait un système; mais fatigué d'une si longue veille, il se rejette bientôt dans les bras du sommeil, & commente l'Apocalypse. Il n'y a guères qu'un très grand homme qui puisse demeurer éveillé pendant un long espace de tems.

Si les animaux étoient, comme nous, en possession de l'art aussi merveilleux que funeste d'écrire, & que nous trouvassions dans les archives des Éléphans ou des Castors plusieurs traités sur l'instinct, ne serions nous pas en droit de soupçonner, qu'il faudroit que la nature leur en eut accordé une bien petite portion, puis qu'ils se verraient obligés d'apprendre les moyens de l'acquérir.

De même si la faculté de raisonner étoit commune à tous les hommes, de quoi

serviroit, je vous prie, tout ce pompeux appareil de préceptes qu'on nous donne pour l'acquérir, & avec lesquels on prétend pouvoir y suppléer? Aurions nous besoin de lunettes si nous avions de meilleurs yeux, de carrosses si nos jambes pouvoient nous porter, de tant d'instrumens divers, si nos mains avoient assez de force ou d'adresse pour pouvoir s'en passer? Ou l'art est nécessaire, la nature est en défaut. Tant de livres faits pour nous apprendre à penser ne prouvent que trop que nous ne pensons pas: Ils le prouvent même beaucoup mieux, si on l'ose dire, des professeurs que des Disciples. Où sont les livres qui apprennent à manger & à boire? Avons nous besoin de règles pour cela, & ne nous moquerions nous pas d'un homme, qui voudroit en faire un art & en donner des préceptes? Mais quand il vient un Docteur qui nous enseigne gravement les *atqui* & les *ergo*, & sur-tout le *barbara scilicet*, ces premiers élémens de l'art de penser, son jargon sublime nous en impose; nous l'écoutons attentivement, & n'avons garde de lui dire un seul mot: Silence très prudent, mais qui est un aveu tacite de nôtre ignorance, & une preuve du besoin que nous avons d'un maître qui nous enseigne à raisonner.

Mon dessein n'est pas de rabaisser en aucune façon mes semblables, que je respecte & que j'aime, mais seulement d'examiner ici à quels titres ils se définissent des animaux raisonnables. Assurément ils le sont: Mais combien de minutes le sont-ils pendant l'espace d'un Siècle? Voilà le problème que je me propose de résoudre, & sur lequel je pourrai peut-être répandre quelques lumières, si j'ai le bonheur de prendre la plume dans un de ces momens si favorables & si rares. En attendant je supplie mes lecteurs de ne rien prononcer encore sur l'épithète magnifique que l'homme s'est donné depuis long tems de *Roi de la terre & des animaux.*

On a cru pendant long-tems que le petit poisson, qu'on appelle Rémora arrêtoit les plus grands vaisseaux; & il falloit bien qu'on eut alors une preuve fort convaincante de ce phénomène, puis que personne n'en doutoit. La voici cependant cette démonstration dont on se contenta pendant si long-tems. Les premières qualités disoient gravement nos Docteurs, sont dans une guerre perpétuelle. Le vaisseau est humide, le petit poisson Rémora est sec: Le sec est plus actif que l'humide, d'où il suit que la qualité sèche du poisson doit avoir plus de force que la qualité humide

du vaisseau, & par une conséquence nécessaire le poisson doit arrêter le vaisseau. C'est cet absurde galimatias qui a tenu lieu de raison pendant bien des Siècles, ce sont des raisonnemens de cette nature & d'autres semblables qu'on écrivoit, qu'on imprimoit, que des Docteurs enseignoient à des écoles entières, qui les apprennent par cœur. Chacun les recevoit pour bonne monnoye, nul ne songeoit à les examiner. Et qu'on dise après cela que les hommes sont difficiles à contenter.

L'herbe qu'on appelle lunaire, avoit autrefois une vertu corrosive, & pouvoit défaire un cheval qui venoit à y poser le pied. On pesoit plus à jeun, que lors qu'on avoit mangé, une peau de mouton tendue se fendoit au bruit d'un tambour fait avec une peau de loup, le corail presorvoit des terreurs paniques, & de la grêle, on guérissoit les maux de dents avec un aimant qu'on apliquoit sur la gencive, en tenant la bouche ouverte du côté du pole, les coqs faisoient de petits œufs sans jaune, qu'on faisoit couvrir dans du fumier, & d'où sortoit ensuite le Basilique, dont les propriétés étoient si universelles, & si bien connues; les jumens fécondées par le soufflé des vents, mettoient au monde de petits poulains, comme l'assurent

VARRON, SOLIN, COLUMELLE, & une foule d'autres Auteurs très graves; les femmes mêmes jouissoient auffi de cet avantage, si l'on en croit d'autres personnages non moins éclairés, mais dont la morale paroît un peu moins sévère. Un Loup qui appercevoit le premier un homme, restoit immobile, il en étoit de même de l'homme, qui de plus perdoit la parole, s'il voyoit le premier le Loup. N'oublions pas le Phénix qui se bruloit, & dont les cendres donnoient naissance à un autre Phénix, le Salamandre qui pouvoit vivre dans le feu, le Scorpion qui tuoit l'homme de son venin, & sur-tout le morceau de bois qu'on mettoit dans la bouche d'une femme qui étoit morte enceinte, & cela afin que l'enfant put respirer plus commodément, la baguette divinatoire avec laquelle on trouvoit infailiblement les sources d'eau vive, les mines & les trésors, enfin tant d'autres choses merveilleuses qu'on a cru vraies pendant si long tems, & dont les sages commencent à peine à se désabuser.

Qu'elle ressource reste-t-il à un pauvre Philosophe contre le tambour de peau de loup, l'herbe lunaire, la Salamandre & le Basilique? Quand vous étiez persuadés que les Eclipses de la lune & du soleil prove-

noient d'un combat entre ces deux astres ; & que pour secourir la lune contre son redoutable ennemi, vous faisiez un grand bruit avec vos instrumens ; comme c'est encore votre usage dans la Perse & dans le Royaume de Tonquin ; quand vous croyiez que la lune combattoit alors avec un Dragon impitoyable ; & que le soleil étoit aux prises avec un Diable armé de griffes noires, & que pour leur inspirer du courage vous vous plongiez dans un fleuve jusqu'au col inclusivement ; quand dans les plus beaux jours de la Grèce, vous assuriez que la lune s'obscurcissoit à force d'enchantemens, & que les Mages vous faisoient accroire qu'elle descendoit du Ciel par leur pouvoir & répandoit sur certaines plantes une écume empoisonnée ; comment vouliez-vous qu'un Philosophe obscur eût l'audace de heurter tous ces articles de votre croyance, & de substituer à ces opinions fantastiques la véritable explication des Phénomènes ? Il y eut pourtant un certain ANAXAGORE, qui sans s'embarasser des crachats noirs de la lune, conçut & expliqua les phases périodiques de cet astre, & il semble, qu'en partant de là, vous eussiez pu facilement deviner la véritable cause des Eclipses. L'écrit de ce Philosophe étoit gardé fort secrètement ; & l'on

n'eut garde de le montrer à des hommes, qui auroient trouvé mauvais qu'on les eut privés du délicieux plaisir de se plonger dans l'eau jusqu'au col, de croire aux Dragons à griffes noires, à la guerre du soleil & aux crachats empoisonnés de la lune. Que peut faire un Philosophe en pareil cas? Ce que fit AGATHOCLES en passant avec son armée en Afrique. Il survint tout à coup, une Eclipsé de soleil, qui jeta la consternation dans l'esprit de ses soldats. Si ce Général leur eut dit bonnement, que le soleil s'obscurcissoit parce que la lune étoit dans ce moment la entre cet astre & la terre, son explication n'eut pas produit grand chose; mais un homme habile il interpréta ce présage en sa faveur. Mes amis, leur dit-il, si le soleil s'étoit obscurci avant notre départ, nous étions perdus; mais rendons grâces aux Dieux qui ont permis que cet événement n'arrivat qu'à présent, & qui par là se déclarent en notre faveur. Cette raison étoit toute simple. Aussi eut-elle son effet. L'armée fut guérie de sa frayeur panique & elle remporta la victoire. Voilà, je crois, un des cas, où il peut-être permis de tromper les hommes. Mais gardons nous d'imiter le Consul JUNIUS, qui avant de s'embarquer pour Carthage,

alla, comme de coutume consulter les poulets sacrés, & voyant qu'ils ne mangeoient pas, hé bien, dit-il, puis que vous ne voulez pas manger, vous irez boire, & il les jeta tous dans la mer. A l'instant tous les visages pâlirent; les soldats témoins de cette horrible impiété, crurent que les Dieux courroucés du mépris qu'on avoit marqué pour leurs augures, s'en vengeroient sur toute l'armée, & ils se laissèrent battre sans se défendre.

Quel crédit n'eut pas autrefois l'astrologie? LICURGUE ce grand Législateur, avoit fait une loi, qui défendoit aux Spartiates de livrer bataille avant la pleine lune. C'étoit indiquer à l'ennemi le croissant de cet astre comme le signal de la victoire. HIPOCRATES, ce père de la science la plus importante & la plus incertaine, fait mention, dans une infinité d'endroits de ses ouvrages, des effets de l'astrologie, & fonde sur elle une bonne partie des succès de son art. HENRI IV. donna ordre à LA RIVIERE, de faire l'horoscope du Dauphin. qui régna depuis sous le nom de LOUIS XIII. On croiroit peut-être que LA RIVIERE étoit le Bonson intré de la Cour, on se tromperoit, car il étoit le premier Médecin de S. M. Quelle célébrité n'eut pas en France l'Astrologue MONNÉ.

Le Cardinal MAZARIN l'alloit consulter très souvent & lui payoit pension. RICHELIEU, ce premier Ministre d'une grande Monarchie, RICHELIEU qui méprisoit CORNEILLE, ne voulut partir pour Perpignan qu'après avoir consulté cet Astrologue. Le Comte DE CHAVIGNI Secrétaire d'Etat, ne prenoit non plus aucune résolution d'importance sans l'en avertir. Tout cela se passoit pourtant dans l'aurore du beau Siècle de LOUIS XIV. Le fameux Baron de WERULAM, ce Père de la bonne Physique, n'a-t-il pas semé ces ouvrages, des grands effets de l'Astrologie. Quoi donc dira-t-on ces grands hommes croioient-ils aux Talismans? Ils croyoient qu'un petit morceau de métal, gravé de certains caractères hiéroglyphiques sous l'aspect favorable des planètes, avoit quelque vertu céleste, & qu'ils pouvoient le porter sur eux comme un excellent préservatif. Et pourquoi non? Il n'y a pas de maladie plus subtile & plus contagieuse, que les erreurs qui règnent dans un Siècle, & les plus grands hommes mêmes ont bien de la peine de s'en garantir. L'astrologie judiciaire a été longtems comme le délire de toutes les Nations. C'est la plus vieille chimère du monde. Aujourd'hui même, que nous n'y croyons presque plus,

nous nous servons encore des termes qu'elle a consacrés. Je ne parle pas des Poètes qui sont en possession de perpétuer le langage de nos fables comme étant le fountien naturel de leurs fictions, mais dans notre langage ordinaire nous parlons encore de notre bonne ou mauvaise étoile, expression qui nous paroît toute naturelle, & qui a échappé au naufrage de l'erreur.

Les Romains, ces maîtres du monde, avoient coutume de porter avec eux dans leurs triomphes, un talisman qu'ils regardoient comme un excellent préservatif contre l'envie (\*). Ainsi les CAMILLE, les SCIPION, les MARCELLUS en portèrent aussi? Oui sans doute. MARIUS & SCILLA, ces deux monstres de cruauté, n'étoient ils pas femmelletes dans certaines choses, & tigres dans d'autres? Le premier redoutoit extrêmement les mauvais augures. Étant sur le point de partir pour l'Afrique, il aperçut deux Scorpions qui se battoient sur le bord de la mer. Il regarda ce combat comme un mauvais présage, & ne voulut pas s'embarquer. SILLA portoit au col une petite statue d'APOLLON, & on le voyoit souvent au fort

---

(\*) Macrob. Saturn. Lib. I. c. 10.

d'une bataille, adresser des prières à son petit Dieu, il n'y a point d'absurdités dont les hommes ne soyent susceptibles, le grand homme a aussi ses foiblesses, mais ce sont principalement celles que l'opinion où la mode autorisent. C'est que celles-ci sont en si grand nombre & si communes, elles assiègent la raison par tant de côtés, & si souvent qu'il lui est comme impossible de résister longtems à leur effort. Combien de gens parlent; aujourd'hui de l'attraction de NEUTON, comme d'une vérité démontrée, & qu'il seroit ridicule de révoquer en doute: Mais combien de gens ont lû les écrits de ce Philosophie, & peuvent en raisonner avec connoissance de cause? A quoi sont-ils redevables de jouir de la vérité sans la connoître, si ce n'est au hazard des circonstances, qui les fait vivre dans un tems, où l'attraction est démontrée? A la place du système de l'Anglois, mettés en vogue les atomes de DEMOCRITE, ou les sphères harmoniques du bon PITAGORE, & ils embrasseront ces hypothèses tout comme le reste. Telle fut la destinée de tous les systèmes. Plusieurs grands génies ont deffendu de toutes leurs forces, les opinions de DESCARTÉS, & son système, cette fable ingénieuse du monde, à laquelle son auteur même

n'avoit pas donné un autre nom. *Fabula mundi*. Pourquoi cela? C'est que les hommes supérieurs qui s'appliquent à la recherche de la vérité, se bornent le plus souvent à cette classe d'idées qu'ils se sont proposés d'analyser; mais s'il leur arrive de jeter les yeux sur des découvertes qui n'appartiennent point à leur genre, ils suivent à cet égard l'opinion de leur siècle, persuadés qu'il ne seroit pas décent de rejeter comme fausses certaines vérités nouvelles, avant que d'en avoir fait un examen approfondi. Ils prennent donc le plus sûr parti, & s'ils sont crédules, on peut dire que c'est moins par foiblesse, que par une défiance raisonnable pour leurs lumières.

Il fut un tems, où l'on ne parloit que d'Astrologie. La médecine étoit pleine d'influences, & vuide de Physique. La nombreuse école de Paracelse étoit une suite de visionnaires, qui se transmettoient de main en main leurs ridicules imaginations. Le soleil influoit sur le cœur, la lune sur le cerveau, SATURNE sur la ratte, MERCURE sur le poulmon, VENUS sur les reins, JUPITER sur le foye, MARS sur le fiel. Le jeune Médecin, qui alloit s'instruire à cette Ecole, devoit connoître dans l'homme avant toutes choses, la queue du Dra-

gon, le Bélier, l'Orient & l'Occident. Le Grand Patriarche de ces visionnaires enseignoit gravement la manière de faire de petits hommes par le moyen de l'Alchimie. On disoit de lui qu'il savoit tout ce qu'on peut savoir, & l'on avoit raison, car toutes les extravagances de son siècle & des précédens étoient dans sa tête. Il se van-toit d'avoir fait vivre un grand nombre de personnes pendant plusieurs siècles, & de posséder la pierre philosophale, & de fait il mourut à l'âge de 47 ans & très pauvre. Croit-on, qu'après cela le monde fut défabulé de ces chimères. Point du tout. Les Alchimistes, dignes successeurs de PARACELSE, crurent tous généralement qu'un certain ARTESIUS avoit vécu, grâces à leur art, pendant mille & 25 ans ni plus ni moins.

Selon les règles de l'Astrologie, comme il y a sept trous dans la tête de l'homme, les sept planettes ont sur chacun de ces trous une inspection particulière. L'oreille droite est consignée à SATURNE, l'oreille gauche à JUPITER, la narine droite à MARS, la narine gauche à VENUS, l'œil droit au SOLEIL, l'œil gauche à la LUNE, la bouche à MERCURE. Les signes du Zodiaque sont aussi fort interressés à la constitution du corps humain. Chaque tempéramment à

la planète particulière, de laquelle il dépend, comme on fait. Ceux qui naissent sous l'aspect du SOLEIL sont beaux, francs & magnanimes, sous celui de VENUS, riches & voluptueux, sous celui de MERCURE, spirituels & adroits, sous celui de la LUNE, inconstans & va-létudinaires, sous celui de SATURNE, tristes & malheureux, sous celui de JUPITER, équitables & forts, sous celui de MARS, heureux & pleins de courage. Je ne dirai rien de la conjonction, de l'opposition du trini & du quadral, du sextil, & de l'antise, des prognostics qui se tirent des rides du front & de la paume de la main ; je passe sous silence toutes ces belles choses & une infinité d'autres de cette nature, pour ne pas trop accumuler les sottises. Mais s'il m'est permis de le remarquer ici, étoient ce là, homme imbécile & vain, les idées que devoit faire naître dans ton esprit le spectacle de cette multitude innombrable de mondes qui roulent sur ta tête dans un si bel ordre. Vil insecte d'un jour, qui rampes orgueilleusement dans la fange, comment, en comparant ta petite figure avec la vaste étendue de l'Univers, osas-tu tirer cette absurde conséquence, que la nature étoit toute occupée de toi ? Et ce Soleil, l'ame du monde, & la merveille des Cieux, un million de fois plus

grand que ce globe que tu habites, tu l'as pu croire uniquement occupé à veiller sur ton oeil droit, tandis qu'une cataracte, une goutte serène, un fétu, une piqueure, un rien, suffisoient pour te priver de la lumière.

Nous rions de la bêtise des Caraïbes, qui croient que la Lune ne paroît que pendant la nuit, parce qu'étant née avant le soleil, elle fut si éblouie de son éclat, qu'elle alla se cacher de honte, & ne voulut plus paroître que quand cet astre seroit sous l'horison. Nous rions de la bêtise des Hurons, qui tiennent pour une chose certaine, que la terre est percée par le milieu, & que le Soleil passe par ce trou pendant la nuit. Rions tant qu'il nous plaira des rêveries de ces Sauvages : mettons les bien au dessous de nous, vendons les 50 ou 60 écus dans les marchés de l'Amérique, mais si nous ne voulons pas qu'ils se moquent de nous à leur tour, cachons leur avec soin que la docte antiquité, nôtre respectable maîtresse se glorifie d'un XENOPHANE, qui croyoit que les étoiles s'éteignoient aux approches de la lumière, & se rallumoient aux approches de la nuit comme des chandelles, d'un PITAGORE, dont les Disciples pensèrent que la voye lactée étoit proprement un grand fleuve de

lait, destiné à servir de nourriture aux ames en attendant la métempicoſe, d'un ZENON, qui s'imaginoit que la Lune étoit un feu artificiel, d'un EPICURE, qui au ſyſtème de ſes atomes, ajoutoit encore la belle idée philoſophique que le Soleil alloit ſ'éteindre le ſoir dans la mer & ne trouvoit non plus de difficulté à rallumer ce flambeau, qu'à mettre le feu à une chandelle. Que dirai-je de plus? Dans les plus beaux jours de Rome, dans le ſiècle d'or par excellence, LUCIUS FLORUS ne dit-il pas expreſſément qu'en Eſpagne DECIMUS BRUTUS; *cadentem in maria ſolem, ſubreptumque aquis ignem non ſine quodam ſacrilegii metu & honore deprehendit.* (\*)

Nous ſommes étonnés que l'on ſacrifiait dans le Méxique les priſonniers de guerre, mais les mêmes Romains n'immoloient-ils pas dans le Capitole après leurs triomphes les Rois vaincus à leur JUPITER OPTIMUS MAXIMUS, & les Carthaginois ſi bien policés ne ſacrifioient-ils pas leurs propres enfans à SATURNE? Les Romains ne donnoient-ils pas dans leurs fêtes des combats de gladiateurs. Le grand

OCTAVE

---

(\*) Liber II. chap. 17.

OCTAVE au milieu des HORACE, des LU-  
 CRECE, des VIRGILE, des MECENE, des  
 AGRIPPA, & des CICERON, portoit tou-  
 jours sur lui une peau de chien marin, &  
 s'imaginait qu'elle le préserveroit des at-  
 teintes de la foudre. (\*) Ce maître du  
 monde redoutoit une chose dont nos pay-  
 sans n'ont point peur. Et sans aller si loin,  
 ne lit-on pas dans l'histoire d'une des plus  
 savantes compagnies de l'Europe, qu'on a  
 vu à Paris un Persan, qui tiroit quand il  
 le vouloit huit ou dix dents de ses gen-  
 ves, & les y replaçoit ensuite avec la mê-  
 me dextérité. (\*\*) Si les mémoires de cette  
 société n'apprennent à notre postérité que  
 l'histoire de ces dents, elle nous mettroit  
 sans doute bien au dessous des Caraïbes &  
 des Hurons. L'homme est toujours imbécille  
 & foible. Il fait des efforts continuels,  
 pour atteindre la vérité, qui est placée com-  
 me un écueil au milieu d'une mer im-  
 mense d'erreurs, & il y parvient de tems  
 en tems, malgré son extrême foiblesse. Ad-  
 mirons nos connoissances, si nous le vou-  
 lons, félicitons nous d'être sortis de la bar-

---

(\*) Suet in ang cap. XC.

(\*\*) Hist. de l'ac. des sciences an. N. D. C. C. X. I. p.

barie civile , plus terrible encore que la barbarie sauvage ; mais soyons toujours modestes au milieu de nos lumières , & réservons toujours un petit coin dans notre cerveau , pour la grande fourrière de la vérité , la défiance. La cabale, l'Alchimie, l'Astrologie , les plus ridicules imaginations , les erreurs les plus monstrueuses, nous attendent. Que la raison se taise un instant , & l'opinion va reprendre le dessus , alors adieu nos connoissances , nos lumières , nôtre philosophie , nous retombons dans la nuit de l'erreur , semblables à ces comètes , qui s'étant approchées du Soleil , s'enfoncent ensuite rapidement dans les vuides immenses de l'espace , & ne reviennent à la lumière , qu'après une longue suite de siècles.

Veut-on savoir la cause de ces vicissitudes ? C'est que nous portons tous tant que nous sommes le germe de l'erreur au fond de nous mêmes , & qu'il nous faut faire des efforts réitérés & puissans pour en sortir. Il semble que la lumière soit pour nous un état contre nature. Nos vaines terreurs , nôtre penchant au merveilleux , songes , tantôt tristes , tantôt agréables de nôtre imagination , l'erreur de nos sens qui nous abusent , voilà les sources fécondes & inépuisables de tant d'extrava-

gances, qui ont fait le tour du globe. Il est en effet contre l'apparence des sens, que la terre tourne autour du Soleil, & qu'elle soit un million de fois plus petite que cet astre. C'est une suite naturelle de l'imbécillité humaine de se forger mille ridicules imaginations, en voyant le Soleil ou la lune s'éclipser, de croire que tous les objets qui nous entourent peuvent nous nuire, ou nous être utiles. & de trouver par-tout en conséquence, des sympathies ou des antipathies; c'est une suite de l'amour propre de l'homme encore à moitié sauvage, de rapporter tout l'Univers à lui seul, & d'imaginer des influences bonnes ou mauvaises dans les astres qui brillent sur sa tête. Il n'y a pas là assurément de quoi surprendre. Nous sommes faits pour donner dans toutes les espèces de rêveries: Trop heureux lors qu'elles sont courtes, rares & sans mélange de férocité. Qui fait si d'ici à mille ans, & peut-être moins. nous ne ferons pas de nouveau la guerre pour soutenir nos vaines opinions, & si nous ne répandrons pas notre sang pour la secte ressuscitée des *Nominaux* ou des *Réaux*.

On a crû pendant longtems, ( & cette opinion vient d'ARISTOTE ) que les ha,

bitans des ports de mer ne mouroient que dans le tems du reflux (\*). Cette opinion si probable, a passé de générations en générations depuis le beau siècle d'ALEXANDRE, jusqu'au beau siècle d'AUGUSTE, & depuis le beau siècle d'AUGUSTE jusqu'au beau siècle des MEDICIS, & est enfin arrivée au nôtre ( qui n'est pas moins beau que les autres ) sans avoir éprouvé la moindre atteinte dans la suite d'un si long voyage. Les Médecins des villes maritimes de France, d'Angleterre & de Hollande furent tous dans la même opinion, jusqu'à ce qu'un certain Commissaire de la marine s'avisa de faire à Brest dans les années 27. 28. & 29. de ce siècle plusieurs expériences pour la vérifier. Il trouva par l'inspection des Régistres, qu'il étoit mort plus de personnes dans le tems du flux de la mer que dans celui du reflux. On répéta la même expérience dans différens endroits, & toutes s'accordèrent à donner un démenti formel au Génie de la nature & à ses partisans. O que la vie de l'homme seroit une douce chose, si les vérités utiles avoient une aussi longue vie que les erreurs, & qu'elles règnaissent comme elles paisiblement & sans

---

(\*) Plin : Lib. 2 : ch 98.

obstacles pendant des Siècles entiers. Mais il n'en va pas ainsi dans ce meilleur des mondes. L'Éméétique a combattu cent ans avant de pouvoir purger impunément nos entrailles. L'Inoculation est encore au milieu du 18me. siècle une invention diabolique dans plus d'un pays civilisé. Les inventions destructrices des bombes, des canons, des mines ont été reçues sans difficulté, tandis que les vérités de la saine Physique dirigées vers l'utilité générale ont essuyé mille contradictions.

Une foule d'auteurs nous assurent qu'il y a dans les Indes des hommes Cinocéphales, c'est à dire qui ont une tête de chien & qui abboient (\*). Les anciens parlent de plusieurs races d'hommes extraordinaires & monstrueuses (\*\*). Les Ciclopes, qui n'avoient qu'un oeil, les Etiopiens qui en avoient quatre, les Astromes qui ne se nourrissent que d'odeurs, parce que la nature leur a refusé une bouche, les Scio-pèdes qui ont les pieds si larges, qu'ils s'en servoient de par-sol, en mettant la tête contre terre & les pieds en l'air, les

---

(\*) Aelian: de anim L. 4. c. 48. Plin. L. 7. cap. 2.

(\*\*) Solin, Pompon. Mela, & al.

Pannoviens dans la Scithie, qui s'enveloppent de leurs oreilles comme d'un manteau, les Monoscelles qui n'ont qu'une jambe, & qui dévancent les lièvres à la course, les Ipopodes qui ressemblent aux Centaures de la Thessalie. Ils nous parlent de peuples sans nez, de peuples sans têtes, de peuples sans bouche, & on croit toutes ces belles choses sur leur parole. Mais si quelqu'un s'avise de dire à ces hommes si crédules, que la terre tourne autour du Soleil, qu'il y a des antipodes, on se moque de lui, on le traite d'hérétique, car le moyen de concevoir, en effet, que l'eau pût rester dans les puits?

Il y a des gens qui croient que les coqs chantent régulièrement au point du jour; il y en a d'autres plus instruits dans ces matières, qui prétendent qu'ils chantent aussi à minuit & à midi juste. J'ai grand regret à la raison qu'en donnoit DEMOCRITE ce Grand Philosophe de la Grèce. Il disoit que cette sympathie, qui est entre le coq & l'aurore provient du mouvement des esprits animaux, excité par la digestion de la nuit, les-quels esprits animaux par leur chatouillement mettent le coq en humeur de chanter tout juste au point du jour (\*). Il est aisé de se servir des termes

---

(\*) Cic. de div. L. 2.

de simparchie, d'antipatie, d'esprits animaux, de destin, de nature. Ce sont des expressions simples, dont nôtre bon-homme naturelle dispense ceux qui s'en servent de donner l'explication. On se contente de les écouter ou de les lire, & nullement de les comprendre. La discrétion est la reine des vertus sociales. Si l'on se montrait trop difficile, on n'expliqueroit jamais rien. Et voila comment les Sciences restent en arriére. L'aimant attire le fer vers un Pole & l'éloigne de l'autre. Simparchie d'une part, antipatie de l'autre. Les Royaumes & les Etats ont leurs révolutions: La Politique n'en voit pas les causes, c'est donc le destin qui produit toutes ces vicissitudes. On ne conçoit pas de quelle manière un Etre simple peut agir sur la matière, & voila tout aussi tôt, des esprits animaux en campagne qui vont perpétuellement de l'ame au corps, & du corps à l'ame. Si vous n'êtes pas content de l'explication, tant pis pour vous. La nature nous a tous fait naitre égaux & libres, c'est là dit-on la loi primitive, la loi universelle, le droit sacré & inviolable de la nature: La nature s'écrie-t-on de toutes parts. La nature! L'on s'attend que l'on expliquera ce que veut dire ce

grand mbr. Mais on ne peut pas tout faire à la fois. On a commencé par tirer des conséquences de principes purement arbitraires & hipothétiques, & puis l'on s'est peu mis en peine d'expliquer ce que l'on entendoit par ces principes. Si celui qui le premier s'avisa d'écrire, eût été forcé dès la première page, d'en donner une définition claire & exacte, les Bibliothèques ne seroient pas si nombreuses. Qu'est devenu l'heureux tems de MARTIANUS CAPPELLA (\*), où l'on guérissoit la fièvre avec la musique, & la surdité avec le son de la trompette; de TALETAS & de TREPANDRE, dont le premier chassa la peste de la ville de Lacédémone au son de sa lyre, & le second apaisa une sédition avec le même instrument? Où est le tems où THEOPHRASTE guérissoit la goute avec une Ariette de flute, & où DEMOCRITE faisoit sortir d'une plaie avec un sifflet, le venin subtil de la vipère? Où est le tems, le bon tems d'AGAMEMNON, qui avant de partir pour le Siège de Troye, laissa par précaution, auprès de sa jeune Eppuse CLITEMNESTRE, un Musicien de confiance, qui avoit ordre de lui jouer de tems en tems de sa lyre sur le ton Dorique,

tant que vécut ce joueur de lyre, le per-  
 de EGISTE essaya vainement d'ébranler la  
 délicité de CLITEMNESTRE: Mais dès qu'il  
 fut mort, cette malheureuse Princeffe  
 n'ayant plus ni ton Dorique ni d'autre  
 à opposer aux artifices du séducteur, se  
 laissa vaincre sans résistance, & causa par  
 son infidélité, les terribles malheurs qui  
 ont le sujet de la fameuse Tragédie Greque?  
 Enfin, où est le tems où le bon PLATON  
 s'efforçoit qu'avec la Musique, on pouvoit  
 changer les coutumes & les mœurs d'une  
 Nation? Ces heureux tems sont passés,  
 aujourd'hui pour guérir de la fièvre, il  
 faut, au lieu de Musique, du Quina, &  
 un Médecin, que je sache; n'ordonne  
 plus le son de la trompette pour la sur-  
 tité. L'on ne conoit plus pour chasser la  
 peste d'autres remèdes, que les Lazarets &  
 les Quarantaines. On ne prévient la goutte  
 que par le mouvement & le régime, &  
 on ne la guérit plus qu'avec la patience.  
 Tout a changé. Nos BOERHAVE, nos  
 VAN SWIETTEN; nos HALLER, nos TIS-  
 SOT n'entendent plus rien à cette Méde-  
 cine harmonique & musicale. Les MON-  
 TESQUIEU, les LOCKE, les d'ARGENSON,  
 les ROUSSEAU, & tant d'autres Politiques  
 de nôtre Siècle, sont de pauvres aveu-  
 les, qui ne voyent pas tout ce qu'on

peut faire avec une Ariette du Métastase ou de Tartini. Toutes ces belles connoissances sont perdues pour jamais. On ne prévient aujourd'hui les séditions que par la douceur du Gouvernement, & il n'y a plus, pour les étouffer, d'autres moyens que les gibets & les roues. La Constitution des Gouvernemens ne se change plus que très difficilement, il en est de-même des coutumes & des mœurs. Enfin les maris qui vont à la guerre, ne mettent plus des joueurs de lyre auprès de leurs femmes, & ils se croiroient fort à plaindre, s'ils n'avoient d'autre garant de leur chasteté, qu'une ariette composée sur le ton Dorique.

Superbe Roi de la terre & des animaux, qui t'arroges orgueilleusement l'empire de la nature, une goutte de sang figée dans ton cerveau, te fait croire, tantôt que tu as des cornes à la tête comme un bœuf, tantôt que tu as le derrière de verre & les jambes de paille, & tu n'oses ni marcher ni t'asseoir, tantôt que tu es coq ou loup, & l'on t'entend chanter, battre de Paile, ou hurler comme ces animaux, tantôt que tu as à la place de ton nez une grande trompe d'Eléphant, & tu as soin de te tirer à l'écart comme si tu craignois de blesser les gens qui se trouvent à ton

passage. Il y a ainsi une infinité de travers mélancoliques auxquels tu es sujet , & dont les médecins ont fait , pour l'honneur de leur espèce , un ample catalogue , & pour lesquels ils ont eu la modestie de ne proposer aucuns remèdes.

En voyant l'homme user si bien de ses facultés , dans les choses qui tombent sous les sens , on conjecture aisément qu'il ne doit pas être moins habile à lire dans l'avenir. ARISTOTE (\*) explique la chose à merveille , attribuant le don prophétique , à une humeur mélancolique , qui rend l'esprit extrêmement subtil. Le bon PLUTARQUE (\*\*) dit que cette admirable faculté dépend d'une vapcur terrestre , élevée par le Soleil , laquelle met en mouvement les esprits animaux , & nous rend comme présentes les choses qui ne sont pas encore. PAUSANIAS (†) dit à peu près la même chose. Quelques uns la font dépendre de la force de l'imagination , (††) qui s'élan- ce dans l'avenir , d'autres aussi des influen- ces célestes , (\*) apparemment pour que cha-

(\*) Prop. XXX q. 1.

(\*\*) In orac. def.

(†) In Bœot

(††) Cic de Div. L. II. Mara, Fig. Theol. Plat. de immortalit an.

(\*) Pomponias.

on puisse choisir parmi ces diverses explications.

Sur quoi étoient fondés les Oracles de Delphes, & généralement ceux de toute l'antiquité? Sur cette opinion que les ouvertures de la terre montrent les choses à venir. Et cette opinion elle-même d'où venoit-elle? Les vapeurs, disoit-on, qui s'exalent des cavernes proviennent des entrailles de la terre, & s'unissent en s'élevant, aux vapeurs du Ciel; or comme les vapeurs du Ciel & celles de la terre sont les deux extrémités de la nature, quel meilleur moyen pourroit-il y avoir de lire dans l'avenir, que celui de bien connoître le point de réunion de ces deux extrémités. Voilà le raisonnement qui faisoit courir les anciens aux antres souterrains, pour demander aux vapeurs qui s'exaloient quel seroit le destin de leurs enfans, de leurs femmes, de leurs amis, ou de la patrie.

Il y avoit une autre manière de lire dans l'avenir, à la quelle la docte antiquité n'ajoutoit pas moins de foi, c'étoit celle qui se tiroit de la contemplation des météores, & généralement des phénomènes de l'Atmosphère. Voici le raisonnement qu'on faisoit. Si l'Astrologie peut nous découvrir l'avenir, jusques dans les

globes célestes, qui sont si loin de nos yeux, pourquoi ne le découvririons nous pas de même dans des choses si voisines de nous, & qui se passent, pour ainsi dire, sous nos sens (\*). J'aurois trop beau jeu, si je voulois parler ici des playes de sang & de pierre, des combats aériens, des prodiges célestes, & de toutes les choses étranges, qui composent ce que nous appelons, à si juste titre, nôtre histoire qui est un mélange bizarre des passions & de la crédulité de celui qui l'a écrite, avec les choses, tantôt ridicules, & tantôt féroces des acteurs.

Mais l'homme, dit-on est policé, il est soumis à des loix. L'homme, ce sauvage, qui court la terre en furieux pour faire la guerre aux animaux ses compagnons, qui va les chercher jusques dans le fond des forêts & dans les abimes des eaux, pour se repaître de leur chair & apaiser sa faim barbare. Les Gouvernemens sont forcés tous les ans de lui interdire la chasse & la pêche dans le tems de la génération des animaux; car sans cela, rien n'arrêteroit sa fureur. Et quelle différence y a-t-il entre les tigres & les lions, & ces nations barbares qui se plaisoient à voir combattre

---

(\*) Plin. H. n,

dans leurs cirques, des hommes avec des ours & des pantères, & qui se faisoient une fête des gémiffemens & des cris de ces malheureux, déchirés, mordus, mis en pièces par ces animaux féroces? Du moins les tigres, les lions, les Crocodiles ne tuent un Etre vivant que lorsque la faim dévorante les y force, mais vous qu'est-ce qui vous y oblige que votre cruauté? Que diroient les animaux paisibles dont vous vous nourriffés, le Bœuf, le mouton, l'agneau, s'ils favoient que vous avés fait un art de la manière de cuire, d'aprêter, & de découper par morceaux leurs membres écorchés & sanglans? Ce que vous diriez vous mêmes, s'ils s'avisoiënt d'en faire autant avec votre chair. Le tout consiste à bien comprendre, ce que nous croyons avoir démontré, que l'homme est le Roi de la terre & des animaux. Tout se raffine & s'épure dans cette Société de Rois, depuis qu'ils ont fait cette brillante fortune, & qu'ils se sont avisés de porter perruque, bourfes à cheveux & manchettes de Flandres. On a trouvé l'art de faire mourir lentement & à petit feu certains animaux de leur bassécour, afin de rendre leur chair moins indigeste & plus délicate. Les anguilles, les écreviffes, les poissons, sont précipités vivans dans l'eau

bouillante, & passent de la sur la table & dans l'estomac de nos Messieurs & de nos Dames, qui tout en les dévorant, parlent de la pluye, du beau tems, de la sensibilité, de la Philosophie, ont de l'esprit, des distractions, & baillent. Le Rossignol de Madame ne se nourrit que de cœurs de veau, son petit chien ne mange que les reliefs de poulets & de pigeons, on le caresse, on le flatte, on le couche sur un carreau de velours, & malheur à l'imprudent que lui marche sur le pied. Madame ne peut soutenir sans de mortelles angoisses la vue d'un animal souffrant, pour chétif & petit qu'il soit & cependant Madame est carnassière comme un loup : Son Rossignol & son petit chien le sont aussi. Mais que dirons-nous de ces repas des Romains, où l'on faisoit combattre des hommes, & où l'on voyoit tomber pêle mèle, les convives étourdis par le vin, à côté des gladiateurs égorgés ? Si du moins, ô homme, tu portois dans ta férocité, cet instinct généreux, qui rend illustres les plus grands crimes. Mais quel animal est à la fois plus imbécille & plus cruel que toi ? Monstre timide, qui trembles dans l'obscurité de la nuit, les tonnerres, les éclairs te font pâlir; les fantômes, les spectres, les vampires, les chimères

font toujours à côté de toi pour t'épouvanter.

De combien d'atrocités ne t'es tu pas rendu coupable que les bêtes n'ont jamais connues ? Tu as voulu établir la propriété des biens : Et voilà, tu as fait naître les voleurs, les assassins, les traitres. Il te faut les enchaîner, les rouer, les pendre pour t'en débarrasser. Tu as défendu les vengeances particulières, & tu as fait naître les vengeances publiques. Il te faut tuer, afin qu'on ne te tue pas, faire des esclaves, afin d'assurer ta liberté. Tes frayeurs & tes craintes t'ont rendu nécessaire les gouvernements, mais pour les maintenir il te faut des soldats, des Juges, des bourreaux, des prisons, des chaînes, avec tout cet appareil, tu as bien de la peine d'être tranquille. Tu n'as pas un écu qu'il ne te faille mettre sous le cadenas & la clé, pas un pouce de terre, qu'il ne te faille garder & défendre perpétuellement de l'usurpation de ton voisin : Si tu ne fermes ta maison, elle sera bientôt saccagée ; si tu ne fais garder tes grands chemins, il s'y trouvera à ton passage des tigres travestis en hommes qui t'arracheront la vie pour t'enlever un écu. Tu as introduit l'inégalité, & tu as fait ainsi une foule de

miserables.

miserables , & tu fais étrangler le malheureux qui pressé par la faim a enlevé une javelle d'orge sur un champ. Considère ces quatre chiens qui mangent paisiblement à un même plat, sans se quereller, & va apprendre d'eux ton droit mal entendu de la nature. Que dirois-tu, si l'un de ces quatre animaux enlevait la portion des trois autres, puis qu'il se fit appeller Comte, Duc ou Marquis, & qu'il chassa à grands coups de dents, ses compagnons qu'il appelleroit roturiers.

Mais tu fais plus, & quel animal fit jamais à son espèce une guerre aussi acharnée que celle que tu fais à la tienne? Que sont tes ALEXANDRE, tes GENGIS KAN, les TAMERLAN, sinon de célèbres bouchers du genre-humain, qui se sont fait un grand nom pour avoir fait tomber des têtes, ouvert le ventre à des millions de tes semblables, le tout pour acquérir la gloire d'avoir fait ces belles expéditions. Voilà donc la gloire, & c'est elle qui fait l'objet de tous tes vœux. Tu les prodigues à quiconque les implore avec cent mille homicides, tu lui élèves des statues, des monumens, tu consacres ses actions dans les poèmes; & tu refuses ces mêmes vœux, au citoyen

païssible, qui met toute sa gloire dans la recherche de la vérité.

Cette boucherie du genre-humain est devenue par tes soins, le sujet d'une science importante, que tu apelles la *Tactique*. O si tu t'étois donné autant de peine pour perfectionner les Sciences utiles, que tu en as pris pour raffiner les arts destructeurs & meurtriers, tu n'aurois pas réduit les trois quarts de tes semblables à la nécessité de ne rien faire, faute de te pouvoir faire du bien impunément. Sache donc qu'une multitude d'entr'eux auroient la volonté de t'être utiles, mais qu'ils n'y trouveroient pas leur compte.

Qu'elle est donc cette prétendue société dont tu te vantes? Vous êtes tous, il est vrai, voisins les uns des autres, vous logés sous des toits, les uns a plain-pied, les autres au premier ou au second étage, ceux ci vont à pied, d'autres vont en carosse, les uns sont à la ville, les autres à la campagne; vous vous faites tous des complimens, des révérences, vous vous habillés tous de la même manière: Mais au fond quels sont les liens réels qui vous unissent? La force & la crainte. Voilà les nœuds de cette société si fraternelle. Chacun de vous regarde le mal d'autrui comme un bien pour lui même.

Le marchand voudroit apprendre le naufrage d'un vaisseau afin de vendre mieux ses marchandises. Je viens de faire un grand coup, dit-il, un bâtiment qui portoit des drogues vient de périr, je me suis défait des miennes au cinquante pour cent de profit. Mais cet homme, qui voit arriver ses lettres de change avec tant de satisfaction, fait-il combien de larmes font verser ses cinquante pour cent, combien de familles sont ruinées, quelles mortelles angoisses éprouvent cette jeune Epouse, cette tendre Mère, dont l'enfant ou le mari sont actuellement la pâture du crocodile ou du Requin. Le soldat voudroit la guerre, le Juge les procès, les Médecins toujours des malades. Comment vont les affaires, se demandent réciproquement ces derniers : A merveille, car la petite verole est fort contagieuse ; les fruits ne mûrissent pas, il y aura beaucoup de dissenteries. Le Greffier criminel gémit de voir, qu'il y ait si peu de voleurs, que les duels deviennent si rares, que les nobles ne se fassent pas mieux respecter, en assommant à coups de batons, un faquin qui n'aura pas découvert sa tête en leur présence. Tout est tranquille, désormais dit-il, & les hommes se laisseroient plutôt as-

somer que d'oser se deffendre, tant ils sont devenus poltrons. Voila quelle est vôtre société: Voila les liens qui vous unissent & qui vous retiennent dans ces enceintes entourées de murs, que les animaux pourroient appeller à juste titre PARCS DE BIPEDES.

La nature vous a refusé des griffes, des dents fourchues, des cornes; mais pour y suplér, vous avés inventé les bombes, les pétards, les fusils, les Canons, les mines, les stilets, les épées, les haches, les poisons, & vous appellés cela, perfectionner la nature.

Vous osés vous appeller Sociables, vous qui unis par la crainte, êtes continuellement pouffés par vos passions à rompre tous vos liens; & vous refusés cet avantage aux chiens, qui vont par troupes innombrables dans l'Amérique, aux Grues, aux Etourneaux, aux Cahes, qui se rassemblent & s'entraident fraternellement, par pure animalité, sans avoir besoin pour cela de soldats, de bourreaux, d'archers, ni de Codes. Si vous avés un entendement plus relevé, & des facultés plus parfaites, que celles des animaux, vous les employés à remôir vôtre esprit de mières; si vous avés des sens plus exquis, des organes plus délicats, vous avés aussi

Des passions plus tumultueuses & plus vives ; si ayant plus de matière de combinaisons, vous avés plus de moyens de multiplier vos sensations, c'est cela même qui forme cette immense chaîne de besoins qui vous tourmentent, & d'où naissent, comme de leur source, vos vices, votre misère & votre corruption. Si les Bêtes n'usent pas de la raison, vous, vous en abusés, & ainsi vous êtes dans l'erreur, partout où les bêtes sont seulement dans l'ignorance. Voilà l'unique avantage que vous ayés sur elles, & il faut convenir qu'il est grand.

Il n'est aucune sorte de cruauté, dont la respectable espèce humaine n'ait donné des exemples. Les sacrifices du sang humain ont été communs à toutes les Nations. Les femmes Indiennes se bruloient à la mort de leurs maris ; on dit que la loi les y contraignoit, parce que les maris de ces contrées mouroient presque tous empoisonnés par leurs femmes. Metrons nous encore ces empoisonnemens parmi les traits de nôtre tableau ; compterons nous parmi les loix bien imaginées, celle qui ordonnoit aux femmes Indiennes de tenir compagnie à leurs maris jusques dans l'autre monde, & parmi les traits de force & de

docilité de ce sexe, ne relèverons nous pas son courage héroïque à se soumettre à la loi ?

Combien de Peuples anciens & modernes, qui au lieu de respecter la vieillesse, massacrent par principes de Religion tous les vieillards septuagénaires. Faites avec moi un petit voyage en imagination sur notre globe ; & voyez d'abord les habitans de l'Isle de Java qui massacrent les malades & les vieillards, & qui ensuite exposent en vente leurs membres coupés par quartiers, comme ceux des veaux dans nos boucheries.

Voyez dans diverses contrées, des Peuples de Sauvages qui mangent leurs parens morts, disant qu'ils ne sauroient leur donner de sépulture plus honorable. Et dans le Congo (\*), les femmes qui dévorent des enfans qui viennent de naître.

Voyez dans la Caffrie avec quelle édifiante cérémonie on y célèbre les funérailles. Tous les parens du mort se coupoient à eux & à leurs enfans le petit doigt de la main gauche, puis ils jettoient tous ces petits doigts dans sa tombe. (\*\*). De compte fait il étoit un peu difficile dans

(\*) Atlas Hist. T. VI. diff. sur le Congo.

(\*\*) Atlas Hist. v. V. diff. sur la Caff.

ce pays là de sauver son petit doigt de la main gauche ; mais où est la difficulté qu'il y ait un Peuple à qui il manque un doigt. Il y a actuellement chez les Hitentots leurs voisins un usage qui fait de ces sauvages autant de demi-cassarellis. Plusieurs meurent de l'opération , car par malheur leurs grands Prêtres qui la font , ne sont pas toujours grands chirurgiens. Il y a cette différence entre les Hitentots & nous , que ces sauvages se soumettent à cette cérémonie par superstition , & que nous au contraire nous y soumettons les autres , pour avoir l'important & délicieux plaisir d'entendre fredonner une ariette dans la bouche d'un homme devenu femme.

A la mort du grand Kan de Tartarie tous les fidèles sujets courent dans les rues , & se massacrent les uns les autres , pour aller servir leur Souverain dans l'autre monde & cette sublime pompe funèbre ne coute quelquefois à la Nation que huit à dix mille homicides. (\*)

Les Peuples de la Guinée ont à peu près le même usage dans les funérailles de leur Roi. Ils massacrent dans ce grand jour , tout ce qu'ils rencontrent sur leur

---

(\*) Id. T. V. dif. sur la G. Tart.

chemin, filles, femmes, garçons, moissonnant ainsi la fleur de l'espèce humaine, pour le service de sa défunte Majesté, qui sera infailliblement le Seigneur des Seigneurs, & le fils le plus resplendissant du Soleil. On les enterre ensuite avec Sa Majesté, & l'on termine la cérémonie en chantant & en dansant autour de leur tombeau.

C'étoit un ancien usage chez les Scythes, quand le Roi étoit mort, d'étrangler sur sa tombe, la plus chère de ses femmes, le plus tendre de ses amis, & le plus fidèle de ses Ministres. L'anniversaire de cette mort étoit célébrée encore avec plus de pompe. On empaloit cinquante des plus beaux pages de la Cour, puis on les rangeoit ainsi embrochés & suspendus autour du tombeau de Sa Majesté. Si quelque homme doux se fut trouvé par hasard à cette exécution & qu'il eut élevé en faveur de ces malheureux la voix de l'humanité, si cruellement déchirés par cette horrible boucherie, s'il eut essayé de faire comprendre à leurs bourreaux, qu'un Monarque, quand il est mort, n'a plus que faire de serviteurs, savez vous ce qui seroit arrivé? Pour toute réponse, le raisonneur indiscret eut été empalé avec les cinquante pages.

Voilà quelques traits qui caractérisent l'espèce humaine, & qui suffiront, sans doute, pour montrer toute la justice de ses prétentions, sans qu'il soit besoin d'en étendre davantage la liste. Et qu'on ne me dise pas ici, que de cette race sont sortis les VERULAM, les NEUTON, les MONTESQUIEU, car je répondrai hardiment que la chose me paroît tout à fait impossible. Que peut avoir de commun la sublimité de ces grandes ames avec la profonde abjection des ames vulgaires? Si un petit bout de queue de plus ou de moins, si une légère différence dans le museau. le nombre des dents ou le poil des animaux suffisent pour en faire autant d'espèces séparées, de quel droit, par quelle audace, cette fourmillière de singes dans lesquels on chercheroit vainement une ame, & où l'on ne trouve que de la sottise & des vices se diroient-ils confrères de ces hommes qui portent cent ames & cent cœurs, dont les unes sont toujours pleines de grandes idées, & les autres toujours remplis de grands sentimens? Ajoutons donc encore cette dernière prétention du Prince de la nature, à toutes celles qu'il a déjà; elle mérite par sa singularité de couronner notre tableau.

---

MORTON ET SUSANNE.

---

HISTOIRE ANGLOISE,

---

Par M. D'ARNAUD.

**Q**UE le malheur est accablant, qu'il se fait bien sentir dans toute son horreur, lorsqu'il force la vertu même à fléchir sous le joug de la nécessité & à se dégrader jusqu'à cet avilissement qui ne doit flétrir que le vice! tous les secours de la sagesse humaine ne sçauroient nous armer contre ces disgraces terribles, elles ne permettent aucun genre de consolation, elles ne nous laissent de soulagement à espérer qu'une prompte mort. Il n'y a que la religion, la seule religion qui puisse en faire supporter le poids, & nous retenir encore à la vie.

MORTON avoit reçu une éducation cultivée, qui sans doute le rendit plus infortuné en le rendant plus sensible. Les lumières de l'esprit dans une ame honnête ne servent qu'à développer & à fortifier le

féntiment , qui devient le premier ennemi de l'homme malheureux. Les parents de MORTON étoient au nombre des riches négociants de l'Angleterre ; il pouvoit concevoir de hautes espérances d'établissement & de considération ; des banqueroutes successives ruinèrent la famille. Ce jeune homme privé de toutes ressources , sans amis, rejeté de la société , soumis à toutes les épreuves cruelles qu'entraîne le changement de situation résolut de s'exiler de sa patrie & de se retirer à la nouvelle Yorck. L'adversité mortifie toujours l'orgueil ; nous attachons une espèce de honte à nous montrer dans l'abbaissement aux mêmes yeux qui nous ont vû briller. On ne veut pas se persuader que cette adversité si humiliante pour la plûpart des hommes , est dans la classe des maladies qui affligent la nature humaine. Combien d'infortunés , soutiendroient les extrémités de l'indigence & même du besoin plus patiemment que la présence des personnes qui ont été témoins de leur prospérité ! C'est peut être là ce qu'on peut appeller le malheur véritable. MORTON avoit donc voulu s'épargner cette mortification. Arrivé à la nouvelle Yorck , il s'étoit assujetti aux emplois les plus pénibles , les plus bas ; il pensoit avec raison qu'il n'y a point de

moyens de subsister qui deshonorent, lorsque la misère n'usurpe point sur la dignité de la vertu; à force de travaux, de fatigues & d'honnête industrie, & en se retranchant même de son nécessaire, il étoit parvenu à former une petite somme qui lui suffisoit pour louer un Café, l'infortune amène avec soi la sensibilité qui attendrit, & prépare l'âme à ce sentiment dont le charme adoucit les amertumes empoisonnées de la vie. L'amour semble prendre plaisir à s'attacher au cœur des malheureux. MORTON devint épris d'une jeune personne qu'on nommoit SUSANNE, elle appartenoit à des parens pauvres mais vertueux, elle avoit été instruite par leurs exemples autant que par leurs leçons, ses charmes égaloient sa sagesse, dans le sein de l'indigence elle s'étoit montrée insensible à ces brillans avantages, à toutes ces perspectives éblouissantes dont l'insolence de la fortune a coutume d'humilier la beauté malheureuse. Un rapport de sentiment & de situation avoit lié MORTON & SUSANNE; ils se marièrent & une tendresse réciproque suivit cette union si touchante; trois enfans en furent les fruits. Le mari & la femme réunissoient leurs efforts pour s'arracher à l'indigence, ils n'avoient pu s'empêcher de contracter quelques dettes.

ils souffroient, mais ils souffroient ensemble. Que les travaux, que les chagrins s'adouçissent lors qu'ils sont partagés avec un objet qui nous est cher & que les larmes qu'il mêle aux nôtres ont une volupté peu connue des gens heureux !

MORTON depuis quelque tems paroiffoit plus triste qu'à l'ordinaire ; il regardoit fa femme avec un attendriffement douloureux ; il prenoit fes enfans dans fes bras les ferroit contre fon fein, jettoit de profonds foupirs & laiffoit même couler quelques pleurs qui fembloient s'échaper d'un cœur trop plein pour les pouvoir retenir ; SUSANNE en fut allarmée, tu pleures, lui dit-elle, mon cher ami ! Aurois tu des chagrins que tu refuserois de me faire partager ? Tu fais combien je ressens tout ce qui t'afflige, m'envierois-tu la fatisfaction de te confoler ? Il faut espérer que le Ciel prendra pitié de nous, & qu'il bénira nos soins. Notre indigence auroit elle diminué ton amour ? Pour moi je t'aime tous les jours d'avantage... Ne plus t'aimer, s'écrie MORTON, en courant à SUSANNE, & la preffant contre son cœur ? Et n'es-tu pas tout ce que j'adore, tout ce qui me fait fuporter la vie ? SUSANNE... si tu favois quel sort nous attend !. il m'éfraie.. Et tu m'aimeras toujours, répond SUSAN-

NE, mais pourquoi cette profonde douleur, ce désespoir ? — Ne vois-tu pas nos créanciers qui nous tourmentent ? Nous travaillons jour & nuit & nous ne pouvons nous garantir de la misère... Nous ne nous acquitterons jamais. — Je redoublerai mes efforts, cher époux, nous nous débarrasserons de nos dettes. MORTON réplique d'un ton touchant, & en fixant sur elle des yeux couverts de larmes : Tu ne fais pas tout ce que nous devons, — j'en ai le compte exact. — SUSANNE, poursuit son mari, avec une fureur concentrée, tu m'aimes !... Tu vois en moi le bourreau, le bonreau de tes enfans. — Que dis-tu ? — Ne me demande rien. J'ai fait une faute, & je n'en suis que trop puni. O mon Dieu., ajoute-t-il, d'une voix étouffée dans les sanglots, permettras-tu que ma femme & mes enfans en soient les victimes ?.. Je n'ai plus qu'à mourir. SUSANNE alors tombe dans les bras de MORTON en fondant en pleurs — tu parles de mourir ! & que veux-tu que devienne ta famille ?.. Non MORTON, je ne te suis plus chère ! Si tu m'aimois, on n'a point de secrets pour ce qu'on aime ! & quels sont donc les maux que la tendresse ne peut consoler ? Puisque l'amour ne sauroit t'émouvoir, au nom de

l'humanité apprends moi quelle nouvelle peine t'accable? Tous les malheurs ensemble repart MORTON en levant les yeux au ciel, oui tu vas tout sçavoir, tu vas sçavoir... que la mort est mon unique recours.. SUSANNE, tu connois mon cœur, tu sçais combien il est sensible! un perfide que tu as vû souvent tel & qui se disoit de mes amis, en a abusé. Il devoit une somme considérable; on le poursuivait; son sort m'a touché, enfin j'ai eü la foiblesse de le cautionner. O ciel, s'écrie SUSANNE! le scélerat a quitté ce pays au moment de l'échéance, & nous sommes obligés de payer, ou la justice va s'emparer du peu que nous avons, & pour le reste de la somme nous priver de la liberté & de la vie. J'ai vû le barbare créancier, j'ai demandé des délais; il est inflexible. Voilà continue MORTON où m'a réduit ma sensibilité, à te percer le cœur à toi & à mes enfants. Nous sommes perdus sans ressource. Ah! SUSANNE, que j'ai de reproches à me faire! — mon ami, tu as été trompé; c'est la scéleratesse des hommes qu'il faut accuser. Nôtre situation est cruelle; ne cédon point cependant à la douleur, songeons plutôt à réparer le mal. Ne désespère point, j'irai trouver ce créancier; seroit-il aussi impi-

toyable que tu le représentes ! Nous tentons l'impossible pour acquitter cette dette, j'entreprendrai avec joye les travaux les plus pénibles, trop heureuse si à ce prix je puis t'être de quelque utilité, obtenons seulement du tems, & si nous nous aimons, nous viendrons à bout de jouir d'un sort plus heureux.

SUSANNE nourrissoit un de ses enfants, elle le prend dans ses bras & se rend chez le Créancier. Cet homme apposa un cœur de fer à toutes ses supplications & à ses larmes; il ne répondoit à tout ce qu'elle lui disoit, que ces deux mots, „ mon argent ou la prison „ enfin il consent à recevoir un à compte & n'accorde qu'un mois de délai pour le payement total. SUSANNE le prie, le conjure encore d'avoir égard à leur situation, il ne l'écoute point & la force de se retirer.

MORTON l'attendoit avec impatience, elle lui apprend le peu de succès de sa visite; ils vendent tous leurs effets, se hâtent d'en envoyer le produit à l'impitoyable Créancier, & ne se réservant que leur café pour tacher de continuer leur commerce. Ils comptèrent les jours, les heures, ils avoient ce terme fatal sans cesse devant les yeux. Cette malheureuse femme succomboit

succomboit sous la fatigue, elle travailloit des nuits entières à l'aiguille, tandis que son mari se livroit encore à des occupations dont il retiroit quelque profit.

SUSANNE étoit entourée de gens qui aspirèrent à la séduire ; comment n'eût-elle pas résisté à leurs attaques ? Elle ignoroit qu'elle étoit belle, elle étoit vertueuse, & elle aimoit son mari. Parmi ces corrupteurs de profession, il y en avoit un qui les surpasseoit en audace & en scélératesse ; JONATHAN, c'est ainsi qu'on le nommoit, étoit un de ces hommes qui ne croient point à la vertu, & qui ne rejettent aucun moyen, pourvu qu'ils conduisent à la fin qu'ils se sont proposé. Il avoit été officier dans les colonies ; des soupçons désagréables pour un militaire qui auroit aimé l'honneur, l'avoient contraint de se retirer du service ; il ne vivoit que d'intrigues, & juroit surtout avec beaucoup d'intelligence. Il n'avoit pu voir SUSANNE sans concevoir une violente passion pour elle, il s'irritoit contre sa sagesse & depuis longtems il étoit avec une ardeur suivie, les occasions d'en triompher. Semblable à ces bêtes féroces qui ont les yeux toujours attachés sur leur proie. SUSANNE malgré ses veilles & ses efforts ne pou-

voit se cacher que le jour funeste appro-  
choit, & qu'il leur seroit impossible de  
satisfaire au reste du payement; elle voyoit  
déjà la prison s'ouvrir, & son mari s'y  
consumer de douleur. JONATHAN s'étoit  
aperçu de son trouble, il avoit même  
surpris des larmes prêtes à tomber & qu'elle  
s'étoit obstinée à repousser; il profite d'un  
moment où ils étoient seuls, il s'avance  
vers SUSANNE, & prenant un ton  
de compassion honnête, je vois bien,  
Madame, que vous avés du chagrin, &  
que vous voudriez le dérober aux yeux du  
public: On s'intéresse trop à vous pour  
n'être pas empressé d'en sçavoir le sujet,  
& peut-être seroit on assez heureux pour  
trouver les moyens d'y remédier? C'est  
une espérance dont vous permettrés du-  
moins que l'on ose se flatter. SUSANNE  
fit peu d'attention, à ces paroles de JO-  
NATHAN, qu'elle regarda comme un de  
ces compliments dictés par la politesse,  
elle le remercia cependant avec honnêteté.  
& chercha à détourner la conversation;  
l'adroite JONATHAN persiste; enfin après un  
long entretien de part & d'autre, il amène  
SUSANNE au point de ne pouvoir plus con-  
tenir la douleur qui la pressoit. Elle éclate  
en sanglots; le perfide feint de mêler ses  
pleurs aux siens; SUSANNE lui découvre

leur état déplorable; le scélerat lui répond qu'on peut l'obliger; cette femme dont l'ame étoit si pure, qui ne favoit pas jusqu'à quel point peut se déguiser l'atrocité d'un cœur corrompu, croit voir, dans l'officier un ange descendu exprès du ciel pour les secourir, elle entre avec lui dans ces détails qui partent d'une ame confiante, cet épanchement de sensibilité lui prètoit de nouveaux charmes qui enflammoient JONATHAN; il lui répète qu'il est prêt à leur rendre service; SUSANNE ne cesse de l'affurer de sa reconnoissance, de le nommer leur bienfaiteur, le soutien d'une famille désolée qui adressera tous les jours ses prières au ciel pour la conservation d'un homme si généreux; oui ajoute-t elle, en versant de ces larmes touchantes qui sont l'expression des cœurs sensibles, je me plais, Monsieur à vous montrer toute l'étendue de votre bienfait, vous racheterés la vie à un père, à une mère, à trois enfants... nous vous bénirons sans cesse après l'être suprême. Soyez persuadé que nous répondrons à la noblesse de vos procédés; il n'y a rien, non, il n'y a rien que je ne fasse pour nous acquitter envers vous. Je vous en dispense, belle SUSANNE repart vivement JONATHAN; cette bourse con-

tient cent guinées qui dès ce moment deviendront vôtre bien, permettez moi cependant d'y mettre une condition... une condition interrompt SUSANNE! elle n'en dit pas d'avantage; la rougeur monte sur son front, elle craint ensuite d'avoir écouté trop légèrement des soupçons injurieux, elle s'efforce de les dissiper, & de se rassurer. — Vous vous troublés, femme charmante! j'avoue que toutes les fortunes du monde ne sçauroient... — que voulés vous dire, Monsieur? Que je vous adore reprend JONATHAN en se précipitant à ses genoux. Il veut lui baiser la main; SUSANNE tombe d'effroi; & en pleurant amèrement: Ah! Monsieur étoit-ce là vôtre bienfaisance? Vous m'inspirés des sentimens de reconnoissance. de vénération, & vous osés croire... laissés périr une famille infortunée... Ô ciel! je vous estimois!... il n'est donc point de cœur affés généreux. — non, adorable SUSANNE il n'en est point d'affés ennemi de son bonheur pour surmonter l'amour que vous inspirés; vous me parlés de vôtre situation, la mienne est affreuse; je meurs de mille morts si je ne puis vous plaire; je voudrois avoir en ma disposition plus que ces cent guinées, mais je vous offre tout ce que je possède; je vous donne ma pa-

role que personne ne sçaura... personne ne sçaura, interrompt SUSANNE avec un noble emportement, que j'aurai outragé l'honneur, mon mari, le ciel.. & ne le sçaurai-je pas, moi?.. Allés Monsieur épargnés moi vôte présence.. Vous me faites horreur; allés vous applaudir d'avoir insulté à la misère d'une honnête famille... qui est bien malheureuse ( il veut s'approcher ) retirés vous homme détestable, où donc est la vertu! l'intrépide JONATHAN ne se dément point — vous appelés insulte l'hommage que l'on rend à vos charmes? Songés qu'on ne tronve pas tous les jours une bourse de cent guinées Consultés vous bien. Je vous laisse le tems d'y penser; & il sort du caffè.

SUSANNE s'écrie dans l'abondance des sanglots: O mon Dieu! n'étois-je pas assez à plaindre? falloit-il encore me soumettre à cette humiliation? N'y a t il plus d'humanité? Hélas? ma joye a été de peu de durée! Je croyois avoir trouvé un bienfaiteur, pouvoir soulager mon mari, mes enfants... quel plaisir j'aurois goûté à leur porter secours! Et c'est un monstre qui vouloit me deshonorer...

Cette femme vertueuse ne révéla point à MORTON les propositions outrageantes

de JONATHAN, elle auroit craint d'augmenter le defefpoir d'un époux que le malheur lui rendoit plus cher; plusieurs autres créanciers s'étoient joints au tigre impitoyable qui avoit juré la perte de ces deux victimes de la fatalité, & l'on touchoit à l'expiration du délai MORTON étoit plongé dans un accablement qui différoit peu de la mort; deux enfans faisoient retentir fans cefse à fon oreille leurs cris fi déchirants pour un cœur paternel: La nourriture commençoit à leur manquer & le troisiéme fuoit un fein où il n'y avoit plus de lait, SUSANNE & MORTON expiroient eux mêmes de befoin; ils avoient follicité en vain la froide compaffion des plus riches habitans de la colonie; ceux qui avoient une efpece de honte de montrer leur inhumanité à découvert fe contentèrent de les plaindre fans leur accorder le moindre fecours; une image de défolation étoit tout ce qu'ils voyoient. Quel tableau! Les malheurs ne feroient-ils rien aux yeux de la Providence! Et s'ils attirent fes regards, comment le Ciel ne s'est-il pas laiffé attendrir en faveur de cette famille infortunée.

JONATHAN reparoiffoit au Café avec toute l'audace dont s'arme le crime qui ne connoit plus de rémords, il étudioit le

visage de SUSANNE, il calculoit ses degrés d'espérance par les mouvemens de douleur qu'il y faisoit; on eut dit qu'il s'enyvroit à plaisir de ses larmes parce qu'il l'attendoit à ce comble de misère qui la forceroit à immoler sa vertu. O Dieu, permettez vous qu'il existe des horreurs aussi criminelles ? SUSANNE entraînée par la nécessité fait des efforts sur elle-même, attend que tout le monde soit sorti du Caffé, excepté le scélerat JONATHAN qui avoit la vue toujours fixée sur elle, comme un tigre rugissant qui aspire à tenir sa proie entre ses griffes déchirantes; elle va tomber toute en pleurs aux pieds de ce monstre, qui vouloit la faire relever.

— Non, Monsieur, je ne quitterai point vos genoux, je les embrasse comme ceux de Dieu même, ou c'est comme à Dieu même, que j'ose vous demander quelques secours, le plus faible secours; il est inutile de vous le cacher, nôtre misère est au plus haut point, mon mari, mes enfans expirent.. ( A cet aveu qui auroit porté la mort dans une ame honnête, on voyoit une joie cruelle monter & s'évanouir sur le front de l'atroc. [ JONATHAN. ) Je mourrois sans peine, mais qui prendroit soin de mon époux, de ces innocentes créatures,

( elle inonde la terre de ses larmes ) Monsieur, au nom de l'humanité, daignez être notre bienfaiteur, sentez tout le plaisir d'obliger, de secourir une misérable famille qui s'élèvera pour vous chérir, pour vous adorer comme son second père; exigez de moi tous les sentimens, tous les sacrifices, tout, hors mon deshonneur; hélas! nous n'avons que la vertu c'est tout notre bien! Voudriez vous couvrir d'opprobre une infortunée qui est mère de trois enfans, qui est l'épouse du plus honnête homme... Le malheureux! Il n'a d'autre consolateur, d'autre ami que moi, & pourrois-je lui manquer? Je fais tout pour lui... Monsieur, je vous en conjure.. jetez un regard de pitié sur l'état où nous sommes; il est terrible. Madame, reprend-t-il, en paroissant ému, & en l'obligeant de s'asseoir, je sens toute vôre douleur, elle me déchire l'ame...! mais je vous aime éperdument, & je vois avec fureur, que le tems, les bons procédés, les services les plus essentiels, rien ne pourroit obtenir de vous cette reconnoissance qu'il m'est impossible de ne pas exiger. Je m'aperçois que vous avez une aveugle tendresse pour vôre mari; j'en profite donc malgré moi, oui, malgré moi d'une circonstance qui m'est favorable. Mon amour m'impose cette loi.

Si vous connoissez l'amour. — Homme abominable, s'écrie SUSANNE, est ce à toi de le connoître? Dis que la haine, que l'enfer est dans ton cœur... Ah! que ne me plongez-vous votre épée dans le sein? Il y auroit moins de cruauté à m'arracher la vie, qu'à outrager une malheureuse femme qui implore la plus foible marque de compassion... Dieu nous vengera. J'ai pris mon parti. — Voilà encore les cent guinées, vous savez à quel prix vous pouvez en disposer, je ne dirai plus qu'un mot; je quitte ce pays dans vingt-quatre heures. — Ah tigre! ah barbare... Monsieur... elle retombe à genoux & lui tend les bras. — Songez que dans vingt quatre heures je ne suis plus ici, je viendrai demain savoir votre décision; si elle m'est contraire, n'espérez pas seulement de moi une livre ster. & il la laisse presque anéantie par l'excès du désespoir.

SUSANNE éplorée retourne auprès de MORTON; il expiroit dans les sanglots; il étoit panché sur le corps d'un de ses enfans malade de nécessité, & qui tendoit ses mains défaillantes, en demandant du pain à son père. Quel objet pour les yeux d'une mère! SUSANNE arrive: O mon fils! O mon cher MORTON; elle les embrasse tous deux. Son cœur étoit trop plein, il

se déborde au milieu des larmes & des cris, elle découvre à son mari la scélératesse de JONATAN. Grand Dieu, dit cet infortuné, en couvrant de pleurs le visage de sa femme, & en la serrant avec transport, tu me fais goûter toutes les douceurs de l'amour dans les horreurs de la plus effroyable adversité? .. ô femme adorable, tu m'aimes assez.. que tu es à plaindre d'être associée au sort d'un homme aussi malheureux que je le suis! — Mon ami, je n'ai fait que mon devoir, mais je n'avois pas besoin de la vertu, & des préceptes de la religion pour repousser les séductions de JONATHAN. MORTON, tu m'es trop cher pour que je puisse jamais trahir... mon amour seul t'assureroit de ma fidélité; elle embrasse encore son mari; il regarde longtems ses enfants, & tournant ensuite les yeux sur sa femme, il prononce ces mots d'un ton ténébreux: Quelle infame ressource! .. sçais-tu que c'est demain qu'il faut payer... ou mourir tous ajoute-t'il en frémissant.. SUSANNE... nos enfants.. (il se lève avec vivacité) non, nous ne racheterons point leurs jours par le de-honneur.. je cours trouver le sage Monsieur VARSTOFF, c'est un de nos Pasteurs les plus respectables, je lui exposerai notre affligeante position; il

ſçaura tout, il ſçaura que ſi nous étions  
 affés lâches, affés coupables pour manquer  
 à la religion & à l'honnêteté nous ſçau-  
 rions nous ſauver de ces extrémités ſi  
 cruelles.. il ne reſſemblera point aux au-  
 tres hommes, il aura des ſentiments de  
 compaſſion, il nous ſoulagera... ma fem-  
 me, la religion eſt ſi bienſaiſante!

MORTON, ſe hâte de ſe rendre chez le  
 modèle des Miniſtres de la colonie. C'é-  
 toit de ces Moralistes ſévères, qui parlent  
 ſans caſſe des vengeances de Dieu & de la  
 néceſſité où nous ſommes de remplir nos  
 devoirs, qui recommandent la prière &  
 l'abſtinence, qui vous diſent que les mal-  
 heurs ne ſont rien en comparaiſon de l'é-  
 ternité, qu'au reſte les ſouffrances d'eſ-  
 prit & de corps ſont des bienfaits du ciel  
 qui ſervent à épurer les prédeſtinés, que  
 cette terre n'eſt qu'un lieu de paſſage; qu'il  
 faut être peu ſenſible aux tribulations qu'on  
 y éprouve, & avoir les yeux toujours le-  
 vés vers la Jérufalem céleſte qui eſt nôtre  
 véritable patrie; quoique ce digne Evan-  
 géliſte prêchat ainſi, l'abnégation de tout  
 ce qui attache au monde, il nourriſſoit  
 ſous un extérieur aſtère une ambition  
 démeſurée; il cherchoit à ſupplanter les au-  
 tres Miniſtres, ſouffroit qu'on en dit beau-  
 coup de mal, en ſeignant de les couvrir

du manteau de la charité, poursuivoit ses animosités particulières avec le zèle ardent du Seigneur, prétendoit toujours que c'étoit la cause de Dieu qu'il vouloit venger, d'ailleurs il ne se refusoit rien de tout ce qui pouvoit flatter ses goûts, il prétendoit que c'étoit par pur esprit d'obéissance à ses supérieurs qu'il se couvroit d'habits décents & commodes, & qu'il se nourrissoit avec délicatesse; on lui avoit dit qu'il étoit un des membres les plus nécessaires du clergé de la colonie, & que sur la conservation de ses jours étoit appuyée la pierre fondamentale de la religion.

MORTON est introduit dans sa maison où tout annonçoit une modeste simplicité, il lui présenta le tableau de son indigence; sa ruine prochaine, il lui montre, en quelques sorts ses enfants à leur dernier soupir, & lui parle enfin des propositions du méprisable JONATHAN; le saint homme pousse une exclamation, joint ses deux mains, les lève vers le ciel en se récriant sur l'exoès de la perversité humaine, il loue beaucoup la sagesse de SUSANNE, exhorte le mari à l'engager de vivre toujours dans cette retenue, qui est la première vertu du sexe, & finit son sermon pathétique en lui prodiquant de stériles dé-

monstrations de pitié sur son état, & en lui promettant qu'il se souviendrait de lui dans ses prières; MORTON insiste, lui demande des secours, le Ministre l'embrasse avec une effusion onctueuse, lui répète que sa situation l'afflige, mais poursuit il le nombre de nos pauvres est considérable, & il m'est impossible en ce moment de faire ce que nous prescrit la religion; peut-être dans quelque tems que les charités seront plus abondantes, & alors je pourrai vous donner quelque soulagement.

MORTON revient désolé auprès de sa femme; il ne voit plus qu'un vaste précipice qui va l'engloutir. Eh bien, lui dit-elle, impatiente de savoir ce qu'a produit sa visite chez le Ministre? Il n'y a plus d'hommes sur la terre, répond MORTON, en se laissant tomber sur un siège. SUSANNE.. nous vivons au milieu des lions, & des ours! Hélas nous ne vivrons pas long-tems!. le cruel. il ne m'a rien accordé — quoi? — Je n'en ai pu obtenir qu'une humiliante compassion; il prétend que le peu d'aumones qu'il a aujourd'hui entre les mains le met hors d'état de nous secourir.. & ce malheureux enfant — il meurt. — Il se meurt!. Ô Dieu... tu n'as point revu ce monstre de JONATHAN? — Il est encore re-

venu, & il a eu la cruauté de me tenir  
 le même langage; il part demain. — Il  
 part demain? MORTON s'approche de cet  
 enfant, il le prend dans ses bras, le serre  
 avec tendresse, le contemple avec une  
 douleur sombre — pauvre infortuné! il  
 faut donc que tu expires! & je n'ai pas un  
 morceau de pain à te donner! O Ciel..  
 & je suis père! il succombe sous le déses-  
 poir, il est étendu sur la terre au milieu de  
 ces trois victimes de son indigence, pro-  
 mène autour d'elles des regards égarés de  
 douleur; ces touchantes créatures lui adres-  
 sent leurs gémissemens, & le nomment  
 leur père; SUSANNE veut le relever. —  
 SUSANNE, laisse moi mourrir... laisse moi  
 mourrir... Eh chers enfans... je ne puis  
 vous donner que mes larmes... une fu-  
 reur subite le transporte, il se précipite  
 sur sa femme, la presse contre son cœur  
 avec un fremissement terrible. — la terre,  
 le Ciel... tout est sourd à nos pleurs, à  
 nos cris, tout nous abandonne, nous ac-  
 cable... cédon's au malheur, .. qu'ai-je dit?  
 tendre épouse, je t'adore.. j'adore mes  
 enfans.. ah par pitié, arrache moi la vie..  
 Il marchoit à grands pas, il s'arrêtoit,  
 regardoit tantôt sa femme, tantôt ses en-  
 fans; puis levoit les yeux au Ciel, se fra-

poit le sein, tomboit ensuite dans un affreux anéantissement.

SUSANNE déchirée par ce spectacle , emportée par la douleur ; sort dans le dessein de se jeter aux genoux de la première personne qu'elle rencontreroit, & d'implorer sa charité. Elle traversoit un petit bois qui étoit à quelque distance de sa maison ; JONATHAN qui la poursuivoit sans cesse des yeux, s'offre à sa vue, tous ses membres sont agités d'un tremblement mortel, l'aspect de l'enfer ne lui eut pas inspiré plus d'épouvante, elle tombe évanouie. L'infernal JONATHAN s'aperçoit qu'ils étoient seuls, insensible à la voix de l'humanité, il profite de cet évanouissement. Le crime est consommé. Le scélérat laisse à ses côtés la bourse de cent guinées & dispaeroit.

SUSANNE r'ouvre les yeux pour rentrer dans le sein de la mort, son premier mouvement est de repousser loin d'elle la bourse avec indignation, elle a résolu de mourir, mais avant que d'expirer elle veut encore revoir son mari & ses enfans ; elle se détermine enfin à leur porter un secours qui lui a coûté si cher ; elle prend cette bourse en versant un torrent de larmes, elle se traîne affaiblie sous un fardeau de douleur, à peine a-t-elle entrevu sa mai-

son d'où elle étoit sortie innocente, & où elle retournoit deshonorée à ses regards, car pouvoit-elle l'être aux yeux du Ciel ? Un cri lugubre lui échape, elle va s'asseoir quelques instans sur une pierre, se relève, & se trouve enfin à sa porte ; c'est alors que son ame est bouleversée ; elle monte à sa chambre, & sans rien voir elle jette la bourse en disant d'une voix mourante : Voilà le fruit du crime. . . MORTON ne m'approche pas . . . MORTON. . . je ne suis plus digne de toi ; elle cherchoit à se cacher dans un des coins de l'appartement, le jour commençoit à baisser, elle trouve sous ses mains un papier qu'elle s'empresse de lire : Voici ce qu'il contenoit. „ Notre enfant „ est expiré, les autres ne tarderont point „ à le suivre ; il n'y a que l'infamie seule „ qui pourroit nous racheter la vie, & je „ n'ai pu me résoudre à voir mourir sous „ mes yeux ma chère SUSANNE & les deux „ autres infortunés. Tu fais combien je „ t'aimois ; juge de tout ce que j'ai souffert. Dieu me feroit-il un crime d'avoir „ hâté la fin de jours aussi malheureux ? „ Adieu, tendre épouse. . . ô ciel ! que vas „ tu devenir. „ SUSANNE laisse tomber la lettre, s'élançe sur le corps de son mari qui étoit au milieu de la chambre baigné dans

dans son sang & qui tenoit son enfant mort entre ses bras, elle le couvre de baisers, de pleurs, elle crie, s'efforce de le ranimer, lui bande sa plaie, l'embrasse encore, lui adresse les regrets les plus touchants; le hazard avoit voulu que le coup qu'il s'étoit donné ne lui fut point dangereux, il ne lui avoit causé d'autre mal que de lui faire perdre beaucoup de sang; il r'ouvre les yeux, lève la tête ainsi qu'un homme qui sortiroit de l'agitation d'un songe sinistre. — Qui m'a fait revivre! . . . quelles mains ont arrêté mon sang? ( Il aperçoit SUSANNE ). . . C'est toi, ma femme qui m'as rendu ce funeste service! . . . ( Ses regards viennent à tomber sur la bourse, ) que vois-je? Ah! je suis deshonoré! il veut se briser le front contre la terre, il s'arrache avec fureur l'appareil qui étoit sur sa blessure, le sang jaillit avec impétuosité, il succombe sous une nouvelle foiblesse, SUSANNE veut le secourir. Non, lui dit-il, d'une voix qui s'éteignoit, tout mon sang ne sauroit assez tôt se répandre, laisse moi. . . tu m'es odieuse. . . laisse moi. . . — MORTON! — tes pleurs! Oui j'ai mérité votre haine. . . ah! cher époux. . . m'est il encore permis de prononcer ce nom? Daignez seulement ac-

cepter mes soins.. vivez pour conserver la vie de nos enfans.. pour me plaindre... vous ne me refuserez pas votre pitié, en disant ces mots elle lui remet l'appareil, baise sa blessure, & détourne la tête. MORTON revenu à lui, ramasse la bourse avec un sombre gémissement : C'est donc là où nous a conduit le malheur ! Ces enfans nous demandent du pain ; allons... ils nous devront plus que la vie. Il essaye de se soutenir, & fait quelques pas vers SUSANNE : — C'est notre infortune qu'il faut accuser. Je connois tout mon crime, réplique-t-elle, je pourrois vous paroître moins coupable si je vous disois que l'infame JONATHAN a faisi le moment où j'étois dans le sein de la mort même ; mais il me suffit de ne pouvoir plus porter avec honneur, le nom de votre femme, tout est perdu pour moi.. mon sort est décidé. ( Elle prononce ces derniers mots d'un ton lugubre. ) La seule grace que je vous demande.. c'est de ne point hair. — Te hair ! ah SUSANNE !.. MORTON lui tend les bras en pleurant — n'avancez point.. je voudrois que la terre s'ouvrit pour m'engloutir... ô ciel ! vous connoissez mon innocence.

MORTON se traîne hors de sa chambre, va payer ce barbare créancier, acquitte d'au-

tres dettes, & revient apporter des alimens à sa famille. Vivez, leur dit-il, mes enfans, pour moi je succombe à mes maux. SUSANNE la tête cachée dans son sein & pénétrée d'une douleur qui faisoit frémir, gardoit un morne silence, de tems en tems il lui échappoit de ces soupirs concentrés, indices d'une agitation mortelle; elle étoit occupée à ensevelir cet enfant qui venoit d'expirer; cet affreux spectacle l'attachoit toute entière; tandis que son mari paroïsoit absorbé dans l'affrayante contemplation de ses malheurs. Il n'avoit pas éprouvé tous les traits de l'infortune, ce génie du mal qui semble goûter du plaisir à tourmenter l'homme, & à l'ennivrer de ses larmes n'étoit point rassasié des peines qu'avoit éprouvé MORTON; des Satellites de la Justice remplissent tout à coup la chambre, chargent de fers le mari & la femme, & les plongent séparément dans un cachot. Les enfans avoient suivi leur mère dans la prison. Tous ces coups de foudre s'étoient succédés rapidement; SUSANNE que l'on avoit portée évanouie dans cet effroyable séjour reprend connoissance. Quelle image la frappe! Un gouffre souterrain éclairé d'une lampe, ses enfans couchés à ses côtés sur de la paille, ses pieds & ses mains

appesanties sous le poids des chaînes. Eh! mon Dieu! s'écrie-t-elle, de quoi sommes nous donc coupables? D'être les plus malheureux des humains. Mes enfans, MORTON?... où sont-ils?... où sont-ils?... Voici mes enfans! ( elle les embrasse ) & l'on m'a séparé de mon époux! Quel est notre crime? Hélas!... puis-je le demander? mais MORTON... ah! Seigneur, quelle est donc votre justice.

MORTON n'avoit pas l'ame moins bouleversée, il regardoit ses fers, & ne disoit que ces mots: Je n'étois pas assez malheureux! On vient ouvrir la porte de son cachot; il est trainé escorté de soldats dans la salle du Conseil de la Colonie, il y retrouve sa femme & ses enfans entre les mains d'autres Géoliers, il voit aussi son barbare créancier & tous ceux à qui il venoit de porter de l'argent, son étonnement est égal à sa douleur. Les Juges font avancer MORTON & SUSANNE; ces deux misérables victimes le regardoient sans avoir la force de se parler. On leur présente des guinées; on leur demande s'ils les connoissent; ils n'hésitent point à déclarer que c'étoient en effet celles qu'ils avoient données en paiement. Vous les reconnoissez donc, dit un des Juges, eh bien, vous avez prononcé votre condamnation; il s'a-

git présentement de savoir quels sont vos complices... Nos complices ! interrompent-ils tous les deux à la fois ! Que voulez-vous dire ? Que vous devez, poursuit un Magistrat, dénoncer avec la même sincérité ceux qui ont part à votre crime... combien êtes vous de faux monoyeurs ? De faux monoyeurs ! s'écrient le mari & la femme ! Ah le malheureux ! continue le premier en secouant ses chaînes avec un mouvement d'indignation, il n'avoit pas assez percé mon cœur ! SUSANNE avoit perdu l'usage des sens, l'excès du désespoir la rapelle à la vie ; cette femme tout à coup s'arme d'un courage surnaturel, on eut dit que sa taille même s'élevoit au dessus de l'humain, tant la contenance d'une noble fermeté paroïssoit dans toute sa personne ; elle demande aux Juges à parler la première ; il se fait un profond silence ; tous les yeux, tous les cœurs sont attachés sur SUSANNE, elle commence ainsi :

„ Il faut donc que le malheur m'abaisse  
 „ jusqu'à révéler des secrets que j'aurois  
 „ voulu me cacher à moi même. Vous  
 „ voyez devant vous, les deux créatures  
 „ les plus misérables qui aient encore existé,  
 „ vous allez frémir. Une tendresse  
 „ véritable, ainsi qu'une infortune sang-

29 exemple nous unit. Cependant le ciel  
 29 fait que nous n'avons rien négligé pour  
 29 nous procurer de quoi vivre & élever  
 29 nos enfans; le ciel & la terre, tout sert  
 29 plus à nous repouffer, à nous persé-  
 29 ter, à nous enfoncer dans la misère.  
 29 Mon mari qui sentoit combien l'adver-  
 29 sité est terrible, se laissa surprendre  
 29 d'un mouvement de pitié pour un hom-  
 29 me qui le méritoit peu; il le cautionna,  
 29 & fut obligé d'acquitter la dette qui se  
 29 montoit à beaucoup plus que ce que  
 29 nous possédions. Le tigre que voilà (elle  
 29 montre ce créancier impitoyable) ne  
 29 nous a pas accordé le tems d'amasser la  
 29 somme dont nous avions répondu, il  
 29 a vû nos larmes, il a entendu nos gé-  
 29 missemens & rien n'a pû le toucher, un  
 29 scélerat, un monstre, le plus abomina-  
 29 ble des hommes paroît s'intéresser à nô-  
 29 tre sort, l'infame JONATHAN, c'est son  
 29 nom, m'offre une bourse de cent gui-  
 29 nées, il y met une condition. -- je n'eûs  
 29 pas de peine à rejeter de semblables  
 29 bienfaits.. Si vous sçaviés combien j'ai-  
 29 mois l'honneur, la vertu, combien mon  
 29 mari m'étoit cher! il avoit tous mes  
 29 sentimens, toute ma tendresse. Nôtre  
 29 misère augmente. Sans doute qu'il y en  
 29 a parmi vous qui ont des enfans, c'est

575  
 27. à ceux-là à se pénétrer de l'horreur de  
 28. notre situation, nos malheureux enfants  
 29. gémissaient à nos oreilles, se séchoient  
 30. de besoin sous nos yeux, il falloit sou-  
 31. tenir le poids de la vie pour conserver  
 32. celle de ces infortunés; nous avons im-  
 33. ploré la charité, tout nous a été refusé;  
 34. j'étois épouse, j'étois mère; je suis tom-  
 35. bée plusieurs fois inutilement aux piés  
 36. du scélerat, qui ne respiroit que mon  
 37. déshonneur. Il s'est trouvé seul dans  
 38. un lieu écarté, l'effroi, la mort se sont  
 39. emparés de mon ame, il a mis le com-  
 40. ble à son inhumanité, il a outragé à la  
 41. fois l'honneur, la religion, la nature,  
 42. & j'ai trouvé à mes côtés le prix de  
 43. mon opprobre & de sa scéleratesse. J'au-  
 44. rois pû mourir. J'ai osé survivre à ma  
 45. honte pour secourir mon mari & mes  
 46. enfants, — Et c'est envain que je suis  
 47. déshonorée, ce n'étoit pas affés que cette  
 48. horrible image s'élevat dans mon cœur!  
 49. il falloit que ce pain fut rempli de mon  
 50. humiliation, que JONATHAN me rendit  
 51. la victime de tous les attentats, c'est  
 52. de lui, ajouté-t-elle que viennent ces  
 53. fausses guinées.. Mon ame jusqu'ici s'est  
 54. arrêtée pour vous instruire de tout, pour  
 55. faire tomber les fers d'un infortuné qui

„ en ce moment m'est plus cher que ja-  
 „ mais.. mes malheurs sont au comble...  
 „ je n'ai plus qu'à mourir... permettez seu-  
 „ lement que j'expire dans les bras de  
 „ mon mari, oui, MORTON... je sens la  
 „ mort... Peut-être me pardonnerés vous..

Les Juges ordonnent en pleurant qu'on  
 détache leurs fers, SUSANNE pâle mourante,  
 est dans le sein de son mari qui n'a que  
 le tems de recevoir ses derniers sours,  
 & en expirant, elle lui parle encore de  
 ses enfans & de sa tendresse.

MORTON est retenu dans la chambre du  
 Concierge; on vouloit le confronter avec  
 JONATHAN; les ordres avoient été déjà  
 donnés de se saisir de ce misérable partout  
 où l'on le trouveroit. Ce Conseil assem-  
 blé reçoit le lendemain ce billet. „ J'étois  
 „ au plus haut degré d'infortune, j'ai vou-  
 „ lu m'en délivrer, & je l'ai pu. Un tel  
 „ enchainement de malheurs étoit pour moi  
 „ une loi expresse du ciel de rompre les  
 „ liens de la vie; je me suis hâté de les  
 „ briser pour rejoindre ma femme dans le  
 „ tombeau, j'attens de votre compassion  
 „ que vous nous fassiez ensevelir dans le  
 „ même linceul, & inhumer dans la mê-  
 „ me fosse; je recommande à votre hu-  
 „ manité nos chers enfans, pourroient-ils  
 „ être plus heureux que nous! je meurs

en vous répétant que ni ma femme ni moi ne sommes coupables du crime, qui a comblé nos maux, vous sçaurés la vérité, si JONATHAN n'échappe pas au supplice qu'il mérite. » MORTON.

On apprit dans la suite que MORTON avoit sçu se procurer du poison. JONATHAN fut arrêté au moment qu'il passoit en Europe; on lui fit son procès; il confessa tout. C'étoit lui qui avoit fabriqué ces fausses guinées; sa vie n'étoit qu'un tissu de forfaits; on le condamna au dernier supplice; il rendit hommage à la vertu, en avouant que depuis son crime il n'avoit pû jouir d'un instant de repos; il voyoit partout l'ombre de SUSANNE qui venoit sans cesse lui reprocher sa perte & celle de son mari; il parut content de perdre la vie espérant qu'il seroit délivré des horreurs d'une existence qui lui étoit devenue insupportable, & que l'excès de ses remords lui seroit trouver grace devant le Juge suprême.



SUR LA POLITESSE.

P O R T R A I T D E C L E O N .

---

 MONSIEUR!

**O**N fait souvent une réflexion plus vraie que neuve, c'est que la vie se passe en grande partie, dans de petits événemens; que nos heures s'écoulent dans des bagatelles & de frivoles amusemens, & qu'il se présente rarement des occasions d'exercer de grandes vertus ou de montrer de grands-talens.

Il arrive pour l'ordinaire, que la spéculation n'a point d'influence sur la conduite. Les raisonnemens solides, dûs à une méditation sérieuse & des recherches pénibles, sont en quelque sorte, mis en réserve dans le trésor de la mémoire, & deviennent aussi inutiles que l'or renfermé dans des coffres, l'est aux autres & à nous mêmes, dans les misères de la vie. Comme plusieurs ne sont pas plus riches à cause du grand nombre de leurs possessions,

de même il en est beaucoup que la multitude de leurs idées ne rend pas plus sages.

Un Auteur qui n'écrit pas sur quelque art en particulier, qui ne se propose pas d'établir une doctrine controversée, en un mot qui n'a pas un seul objet en vue, mais qui cherche tout ce qui peut contribuer à l'utilité & au bonheur de toutes les classes d'hommes, ne doit rien négliger de tout ce qui peut augmenter & multiplier ces amusemens journaliers qui peuvent rendre si doux le cours ordinaire de la vie.

En conséquence de cela vous n'aurez fait aucun tort à votre réputation, si vous aviez parlé quelquefois des petits devoirs de tout être qui vit en société, si vous aviez recommandé la pratique de certaines cérémonies, qui peuvent paroître de peu d'importance à un savant, & dont on peut croire, que le détail ne sied pas à la dignité d'un philosophe, qui cependant contribuent à l'ordre du monde, en facilitant le commerce de la vie. Les François ont marqué le cas qu'ils faisoient de ces cérémonies, en nommant savoir vivre, la connoissance, & la pratique de ces cérémonies.

La politesse est un de ces avantages dont on ne connoit bien le prix que par les inconvéniens qui résultent de leur per-

et. Son influence sur les manières est si constante & si uniforme, que semblable à un mouvement lent & égal, nous ne l'apercevons pas. Mais comme la maladie fait sentir tout le prix de la santé, la fréquentation de ceux qui ne sont occupés que de leurs propres plaisirs, qui règlent toujours leur conduite sur leur volonté particulière, la fréquentation, dis-je, de ces gens là fera de même sentir la nécessité d'établir certains usages & certaines formalités qui contribuent au bonheur de chaque individu qui compose la société.

La sagesse seule & la vertu ne suffisent pas, sans les règles que donne la bonne éducation, pour empêcher que la liberté ne devienne licence, & l'amour propre insolence. On peut offenser en mille manières, & négliger un grand nombre de devoirs, sans éprouver un seul reproche de la raison.

La vraie politesse met plutôt les gens à leur aise qu'elle ne leur donne du plaisir. Plaire aux autres, est un présent de la nature; les préceptes ne le donnent pas; on ne peut guères l'acquérir par l'imitation, cependant quoique le privilège de plaire & de charmer ne soit accordé qu'à un petit nombre d'hommes, chacun peut se flatter qu'au moyen de certaines règles.

& de certaines précautions, il ne fera de la peine à personne, qu'il pourra même se faire aimer s'il ne peut pas prétendre à de plus hautes distinctions.

Un axiome universel, duquel découlent toutes les formalités que l'usage a établies chez les Nations civilisées, c'est celui-ci : Il ne faut jamais se préférer aux autres. Cette maxime est si générale & si sûre, qu'on ne pourroit peut-être pas imaginer une seule espèce d'impolitesse, qui n'ait été commise parce qu'on a négligé de la suivre.

Il y a cependant dans chaque état quelques usages particuliers, quelques cérémonies, qui font partie de la bonne éducation, qui, étant arbitraires & accidentelles, ne peuvent être connues que par la conversation & l'habitude; telles sont de certaines façons de saluer, de certaines préférences, &c. On peut manquer à cet égard-là, sans cependant offenser, pourvu qu'il paroisse évidemment que la malice ni l'orgueil n'y ont aucune part; mais il y a des gens dont l'amour propre est si grand, qu'ils ne pardonnent pas même dans ces cas-là; ils sont plus coupables que ceux qui ont manqué à leur égard.

Je n'ai jamais moins trouvé de cette complaisance vraie & réelle, si estimable,

que chez ces personnes qui passent tout leur tems à faire des visites & à en recevoir, qui se trouvent dans toutes les assemblées publiques, qui étudient sans cesse le cérémonial en usage & le suivent dans toutes ses variations. Ils savent exactement à quelle heure il faut frapper à la porte de leurs connoissances, combien de pas il faut faire devant la maison avant de se présenter, l'intervalle qu'il faut mettre entre une visite & une autre; mais rarement leurs attentions se portent-elles au delà du simple extérieur & des actes les moins essentiels de la politesse; ils ne savent rien refuser à leur vanité de tout ce qui peut la satisfaire, lors même que c'est aux dépens des autres.

CLEON se distingue par sa beauté & par ses dépenses; ayant été placé par sa naissance & sa fortune dans un rang élevé, il a acquis un air de dignité, & la fréquentation de la cour a formé en lui l'habitude des complimens & de l'extérieur de la politesse. Cependant CLEON, sans aucune mauvaise intention, mais en partie par ignorance des hommes, en partie par l'habitude qu'il a contractée de considérer avec complaisance sa grandeur & sa fortune, dégoûte de son commerce tous ceux que le hazard ou l'intérêt amènent au,

près de lui. Se trouve-t-il avec un homme réduit par la nécessité à se loger dans une petite maison? Il ne cesse de déclamer sur le plaisir qu'il y a à habiter de grands appartemens, à pouvoir changer de chambre suivant les saisons de l'année; & il conclut en disant, que si sa maison étoit plus petite qu'elle n'est, à son réveil il croiroit toujours être dans une prison.

Se trouve-t-il avec EUCRATES, qui est d'une naissance aussi illustre que la sienne, mais dont la fortune est très bornée? Il fait un étalage de sa vaisselle, de ses meubles, &c. Il convient que ce ne sont là que des bagatelles qui coûtent beaucoup d'argent, mais qu'un homme ne peut sans cela se dire *gentil-homme*; que par rapport à lui, si les biens étoient moins considérables, il ne penseroit pas à en jouir, mais à les augmenter, & qu'il chercheroit à mettre son fils aîné dans le commerce.

A l'imitation de beaucoup de gens, plus fins observateurs que lui, il a ramassé tous les artifices dont la pauvreté se sert pour se cacher aux yeux des autres; s'il se trouve parmi des personnes du sexe qui vivent dans la médiocrité, il ne manque jamais de parler de la friperie, & de l'utilité d'un deuil général.

Il m'a insulté mille fois en me faisant le

décaïl de ses tableaux, de ses bijoux, de ses raretés, qu'il conclut pour l'ordinaire, ( quoiqu'il connoisse l'humble simplicité de ma demeure ) en me disant, qu'il ne voit jamais une maison tant soit peu fournie, qu'il ne soit révolté par son peu de goût, on ne gémissé sur sa pauvreté.

Par ce moyen, CLE'ON est la terreur de tous ceux qui sont moins riches que lui ; il s'est fait un grand nombre d'ennemis, quoiqu'il n'ait point eü de mauvaises intentions à leur égard.

Sans ressembler en tout à CLE'ON, il y a cependant bien des gens qui font leur vanité en forçant les autres à se comparer avec eux, lorsqu'ils voient que l'avantage est de leur côté ; ces gens là ne considèrent pas, que c'est une espèce de tyrannie que de faire naître sans nécessité, dans l'esprit des autres, des idées dégréables ; qu'il n'y a point de sorte de ridicule plus frappant que celui là, & qui nous fasse plus mépriser de ceux qui en sont les témoins.



## ANNONCES DE LIVRES

ET

## AVIS DIVERS.

I.

**L'**ESPRIT DE LA LEGISLATION *traduit de l'Allemand, vol. in 12 de 382 pag. à Londres, & se trouve à Paris, chez VENTE, Libraire, au bas de la Montagne de Sainte Geneviève. Cet ouvrage est divisé en vingt chapitres, dont les dix neuf premiers peuvent être regardés comme une introduction au vingtième. L'Auteur y explique ce qu'il entend par l'esprit de la Législation. Cette expression, dit-il, est figurée; mais rien n'empêche que nous ne supposions un corps aux Loix & un esprit qui anime ce corps. On peut regarder ce qui est extérieur aux Loix, comme leur corps; or cet extérieur ne consiste pas seulement dans leur promulgation, soit verbalement, soit par écrit, mais en-*

more dans la manière dont elles influent sur les actions des hommes. C'est s'exprimer d'une manière équivoque, de dire qu'on examine le sens d'une Loi; puisqu'on peut signifier, ou qu'on examine le sens de la proposition qui renferme la Loi, ou le sens de la Loi même. Le sens de la proposition qui renferme la Loi, n'est point l'esprit de la Loi; chaque Loi ayant son esprit, indépendant du sens de la proposition qui l'énonce, & de la volonté ou des vues de celui qui la propose, quand on entendroit par là, le Législateur même. Ce véritable esprit des Loix n'est autre chose, en général, que la grande nature elle-même, qui nous découvre ses intentions, en partie par l'ordre & l'harmonie qui règnent entre toutes les parties qui composent le globe que nous habitons, en partie par ce que nous dictent intérieurement les lumières mêmes de la raison. Ainsi pour juger si l'esprit d'une Loi est vrai ou faux, c'est à dire, si elle pose sur de vrais ou de faux principes, on examine d'abord le sens du Législateur, & ensuite si la Loi est en tout conforme à la nature de la chose.

On s'apercevra peut-être que le style du traducteur se ressent un peu de la gêne que l'on s'impose toujours en traduisant la version qu'il nous a donnée de l'ouvrage.

par Allemand, n'en fera pas moins recherchée par ceux qui aiment à réfléchir & à penser. Ils lisent l'*Esprit de la Législation* avec fruit, même après le livre de l'*Esprit des Loix* de l'immortel MONTESQUIEU.

**L**EA MEUNIÈRE DE GENTILLY, Comédie en un Acte, mêlée d'Airiettes; par M. LE MONNIER, représentée pour la première fois par les Comédiens Italiens le Jeudi 23 Octobre 1768; prix 24 sols avec la musique. A Paris, chez VENTE, Libraire au bas de la Montagne St. Geneviève. La veuve THOMAS, Meunière de Gentilly, croit aux revenants; & comme elle entend tous les soirs un bruit inconnu, on lui persuade aisément que c'est son mari qui revient de l'autre monde pour l'obliger de donner son consentement au mariage de JEANNETTE leur fille avec COLIN. Mais c'est ce COLIN, comme on le devine bien, qui de concert avec la maîtresse, fait le revenant. Ce ressort, quoi qu'il est, a eu néanmoins quelque succès entre les mains de l'Auteur, & lui a tourni plusieurs platfanteries. On conseille, par exemple, à la veuve THOMAS pour son repos, d'accorder le consentement qu'on lui demande,

de céder enfin. Céder ? répond la meunière, voilà justement ce qui me fâche : Ce n'est pas le mariage de JEANNETTE avec COLIN qui me pique le plus dans tout ça, mais c'est d'être obligée de faire la volonté d'un mari mort, tandis que de son vivant c'étoit lui qui faisoit les miennes.

On a joint à la pièce imprimée plusieurs Ariettes noées dont la musique facile est d'un amateur bien connu par l'intermède de GILLES, garçon Peintre.

**D**ESCRPTION DE LA CORSE, *des mœurs & coutumes de ses habitans, suivie d'une relation de la Campagne que les Troupes Françaises ont faites en l'Isle de Corse en 1739, brochure in 12 de 168 pag. ; à Paris, chez VENTE, Libraire, Montagne Ste Geneviève 1768, prix 1 L. 4 sols.* Cette description de la Corse fut publiée en 1743, sous le titre de *Description de la Corse & relation de la dernière guerre.* L'Auteur, qui étoit un des Officiers des troupes Françaises, envoyées en Corse en 1739 pour soumettre les Corfes, ne se contenta point de donner dans son écrit le Journal du débarquement & des expéditions des Français dans l'Isle ; il recueillit encore tout ce qui lui parut de plus intéressant concernant les mœurs & les usages des Insulaires.

**D**epuis long tems les Physiciens s'occupent de la recherche d'un Aréomètre ou pèse-liqueur, propre à connoître les degrés de rectification des liqueurs spiritueuses. On a bien trouvé le moyen de déterminer par l'Aréomètre la quantité de sels contenus dans de l'eau; & même avec la dernière précision, parce qu'on pouvoit se procurer les deux termes fixes qui sont absolument nécessaires pour la composition de ces instrumens; les deux termes sont l'eau très pure, & une eau chargée d'une quantité connue de sel.

Pour faire ces instrumens on prend un pèse-liqueur ordinaire qui a à peu près la figure d'un thermomètre avec cette différence seulement qu'on a fondé à la partie inférieure de la boule, une seconde petite boule dans laquelle on met du mercure en suffisante quantité pour le lever, pour le faire tenir droit & pour le faire enfoncer dans l'eau pure presque jusqu'au haut du tube. On marque zéro l'endroit où il cesse de s'enfoncer dans cette eau pure; ce qui forme le premier terme.

Pour avoir le second terme on prépare une eau salée en faisant dissoudre quinze livres de sel marin très-sec & très-pur dans 85 liv. d'eau; ce qui forme cent livres de liquide. On plonge l'instrument dans cette liqueur lorsqu'elle est froide, & quand le pèse-liqueur cesse de s'y enfoncer, on marque cet endroit sur le tube de degrés. Cela forme le second terme dont nous avons parlé.

L'intervalle qui remplit ces deux termes se partage exactement en quinze portions égales, qui forment autant de degrés. Cet intervalle, ainsi gradué; peut servir d'échelle pour diviser de la même manière la partie inférieure du tube que nous supposons avoir été fait suffisamment long. Pour cela on prend avec un compas la distance de zéro à quinze que l'on reporte en bas, & que l'on divise de même; ce qui donne 30 degrés sur l'instrument. On peut ainsi augmenter le nombre des degrés jusqu'à quatre-vingt si on le juge à propos, quoiqu'on n'ait jamais occasion de s'en servir.

Il est difficile de se procurer des pèse-liqueurs dont le tube soit parfaitement cylindrique, d'un diamètre uniforme & d'une épaisseur égale; cet inconvénient est commun aux pèse-liqueurs & aux thermomètres. D'après cette observation, il est sen-

Note, qu'il doit se trouver souvent des iné-  
 galités entre les degrés de ces instrumens.  
 Mais on peut y remédier en formant les  
 degrés du pese-liqueur les uns après les  
 autres. Ainsi on prendra une livre de sel  
 qu'on fera dissoudre dans 99 livres d'eau,  
 & l'endroit où le pese-liqueur plongé dans  
 ce fluide s'arrêtera, formera le premier de-  
 gré. Pour marquer le second degré on  
 fera dissoudre 2 liv. du même sel dans 98  
 liv. d'eau. Pour le 3me degré on pren-  
 dra 3 liv. de sel & 97 liv. d'eau & ainsi  
 de suite, jusqu'à ce qu'on soit parvenu à  
 graduer entièrement le pese-liqueur en di-  
 minuant toujours la quantité de l'eau d'au-  
 tant de livres que l'on ajoute de livres  
 de sel. Toutes ces opérations doivent se  
 faire dans une cave, & y laisser les li-  
 queurs assez de tems, pour qu'elles en-  
 prennent la température qui est de 10 de-  
 grés au dessus de la glace.

En faisant usage du pese-liqueur ainsi  
 construit on peut non-seulement détermi-  
 ner la quantité des matières salines, neu-  
 tres ou alcalines, contenues dans chaque  
 quintal d'eau, chaque degré indiquant le  
 nombre de livres de ces sels contenus dans  
 l'eau; mais on peut encore connoître pa-  
 reillement la vraie quantité de matière sa-

line contenue dans les acides minéraux ; ce qu'on n'avoit jamais pû faire avec exactitude jusqu'à présent.

Ces pese-liqueurs ont d'ailleurs l'avantage d'être toujours comparables entr'eux, comme le thermomètre de M. DE REAUMUR. On peut se les procurer en tout tems & en tout pays, pourvû qu'ils soient faits par des ouvriers suffisamment intelligens & exacts.

En réfléchissant sur la construction de ces pese liqueurs, M. BAUME' a senti qu'il en pouvoit faire l'application à des Aréomètres destinés à connoître les degrés de rectification des liqueurs spiritueuses, & d'une manière stable & toujours comparable.

Pour cela il a pris 10 liv. de sel bien sec qu'il a fait dissoudre dans 90 liv. d'eau. Il a plongé la pese liqueur dans ce fluide ; il l'a chargé de mercure pour le faire enfoncer seulement de deux ou trois lignes au-dessus de la boule, & il a marqué cet endroit zéro. Ensuite il a plongé ce même instrument dans de l'eau très-pure ; il a marqué 10 degrés à l'endroit où il s'est fixé ; & de même que dans la description précédente, il s'est servi de l'intervalle compris entre ces deux termes pour graduer jusqu'à 50 degrés le restant de la

partie supérieure du tube. Cette gradation est suffisante, parce qu'il n'est pas possible d'avoir de l'esprit-de vin assez rectifié pour donner ce nombre de degrés. Le plus rectifié qu'il paroît possible d'avoir ne donne que 40 à 42 degrés, le thermomètre à dix degrés au dessus de la glace; & ce même esprit de vin ne donne que 37 degrés & demi lorsqu'il est refroidi au terme de la glace.

Les degrés que ce pese-liqueur annonce, sont dans un ordre renversé de celui qui sert aux liqueurs salines; car le pese-liqueur propre aux sels, annonce une eau d'autant plus riche en sel, qu'il s'enfonce moins dans cette eau. Celui-ci au contraire annonce une liqueur d'autant plus riche en esprit qu'il s'enfonce davantage dans les liqueurs spiritueuses, parce que dans le premier cas on cherche à connoître le plus grand degré de pesanteur, & que dans le second on cherche au contraire à connoître le plus grand degré de légèreté qui indique le plus grand degré de rectification des liqueurs spiritueuses.

M. BAUME donnera dans un ouvrage auquel il travaille actuellement les détails suffisans sur le plus grand degré de rectification qu'on peut donner à l'esprit-de-vin, sur les différences qu'on remarque

entre les divers esprits-de-vin refroidis au terme de la glace, essayés avec ce pesse-liqueur, & les mêmes esprits-de-vin échauffés à des degrés différens, ainsi que beaucoup d'autres détails relatifs à cette matière. Il se contente de faire remarquer pour le présent qu'au moyen de cette construction, on pourra dorénavant avoir des pesse-liqueurs, toujours comparables entr'eux & absolument de-même marche, quoique faits par différens ouvriers & dans des tems différens, ce qu'on n'avoit pu jusqu'à présent se procurer pour connoître avec précision les degrés de rectification des liqueurs spiritueuses.

## 3.

**P**ARMI les exemples des dérangemens extraordinaires que les terreurs ou les commotions subites & imprévues peuvent occasionner dans l'œconomie animale, il n'en est guère d'aussi singuliers que celui qui fait le sujet d'une observation nouvellement communiquée à plusieurs Académies des Sciences, par M. MAYNARD, Médecin à Toulouse.

CLAUDE CHAUDESON, âgé d'environ trente ans, postillon de profession en Languedoc, ayant versé la voiture de l'Ambas-

l'admiral d'Espagne, reçut de lui un coup de pistolet, dont il eut le doigt index fracassé, & aussi-tôt il tomba durant l'espace de deux heures dans un assoupissement profond, pendant lequel son pouls, son visage, la respiration & la chaleur de son corps étoient naturels; mais il avoit les membres roides & les extrémités froides. Il fut guéri, & il lui est resté de cet accident une impression fort remarquable, qu'on ne sait comment qualifier. Est-ce un bien, est-ce un mal pour lui, toutes les fois qu'il se voit menacé de quelque catastrophe funeste, de tomber tout à coup dans un sommeil léthargique, qui le privant de toutes les facultés de ses sens, le dérobe en même temps à toutes les impressions de la crainte, & aux attaques de la douleur, quelque fortes qu'elles soient? C'est ce qu'il a éprouvé plusieurs fois.

Cet homme ayant été accusé d'un crime capital, en 1765, peu de tems après sa guérison, fut arrêté, & transféré plusieurs fois de prisons en prisons, dans les années 1766 & 1767; le sommeil l'y accompagna toujours pendant les premiers jours. On a vu ses assoupissemens durer jusqu'à neuf jours de suite, & durant une année entière qu'il resta libre, il a joui d'une santé parfaite. Au commencement

de cette année son procès fut porté au Parlement de Toulouse; où il fut condamné à être rompu vif. Il eut quelque soupçon du fort qui le menaçoit, comme il l'a avoué depuis, & bientôt le sommeil vint lui faire oublier son inquiétude. Malgré les vésicatoires qu'on lui appliqua il ne se réveilla qu'au bout de quatre jours pour prendre un bouillon.

Le lendemain 12 Avril dernier, étoit marqué pour l'exécution. Il l'ignoroit, & se portoit si bien qu'il déjeûna sur les onze heures du matin. Mais lorsqu'on vint le chercher pour le conduire au Tribunal, où il devoit entendre la lecture de son Arrêt, la crainte l'affectant de nouveau il tomba sans connoissance & sans mouvement. Ce fut alors que M. MAYNARD & quelques autres gens de l'art furent appelés pour le traiter. Les vésicatoires, les ventouses, de profondes scarifications d'où il sortit environ huit onces de sang, l'eau froide qu'on lui versa sur la tête, les pincemens qu'on lui fit, de longues aiguilles qu'on lui enfonça dans le nez, enfin de violentes brûlures qui faisoient frémir les chairs où le feu étoit appliqué, rien ne fut capable de le réveiller. Au bout de quinze jours, qu'il avoit passé sans prendre aucun aliment, ni faire aucune

Évacuation, il ouvrit les yeux, remua ses membres, & prononça quelques paroles, sans avoir la moindre idée de ce qui s'étoit passé. Il alla depuis de mieux en mieux, & à un mal de tête près il le portoit bien, lorsque M. MAYNARD écrivoit cette observation.

4.

**T**ous les faits qui peuvent avoir rapport à l'inoculation méritent d'être recueillis. Dans la Virginie, colonie Angloise de l'Amérique septentrionale, plusieurs personnes de distinction de Norfolk marquerent le plus grand empressement de faire inoculer leur famille. Il y eut en conséquence différentes assemblées où le pour & contre ayant été sévèrement discuté, on décida que l'on inoculeroit dans la maison du Docteur CAMPBELL, éloignée de trois milles de la Ville. On fit usage de tous les moyens connus pour empêcher la communication du mauvais air. Cependant malgré les sages précautions que l'on prit à cet égard plusieurs personnes de Norfolk & des environs craignirent les effets de la contagion. Lorsque les malades inoculés étoient encore dans le cours des médicamens, & la plupart de ces ma-

des étoient des femmes de distinction, d'une constitution délicate & accoutumées à beaucoup de ménagemens, ils se virent frivestis d'un grand nombre de gens armés qui exigèrent que tout le monde fut transporté au Lazaret qui est à cinq milles de distance de la maison du Docteur CAMPHELL. Ce Lazaret n'étoit pas encore purgé du mauvais air & des immondices occasionnées par de nouveaux Nègres qui y avoient été déposés pour être guéris de la petite vérole, de la dysentéie & d'autres maladies. Les malades furent de plus forcés de faire le chemin pendant la nuit, à pied, durant un violent orage & une pluie abondante qui empêchoit de ne reconnoître le chemin qu'à la lueur de quelques éclairs qui brillèrent pendant toute la nuit. Malgré ce cruel événement, il est à remarquer que tous les malades se sont parfaitement rétablis. Ce fait est consigné dans les papiers publics de VIRGINIE, & la nouvelle en est venue en Europe par des lettres d'Annapolis en Maryland, du 8 Septembre 1768.

**L**ES Navigateurs qui voudroient avoir une machine peu couteuse & exempte de secours d'aucun bras, & d'aucune surveillance, propre à faire connoître à coup sûr & au premier coup d'œil, non-seulement à une lieue ni à une demi-lieue, ni même à une toise près, mais à un pouce & à une ligne près, & soit la nuit ou le jour, & soit que le tems soit clair ou couvert, ou que la mer soit calme ou agitée, non-seulement le point & le degré de vitesse des vaisseaux qui sont en route sur mer, & la quantité de lieues qu'ils ont faites & de celles qui leur restent encore à faire pour arriver à leur destination, quelque éloignée qu'elle soit & fût-ce dans un voyage en Amérique ou autour du monde, mais encore ( chose beaucoup plus essentielle ) la distance dont la force du vent & des tempêtes pourroit éloigner ou avoir éloigné les vaisseaux de leur droit chemin, & ce à fur & à mesure, & non seulement d'heure en heure, ou de demi quart d'heure en demi quart d'heure, mais sans cesse & à chaque instant, & de manière à pouvoir parer beaucoup à ces inconvéniens en donnant promptement aux voiles la dis-

position nécessaire & pouvoir facilement & à coup sûr reprendre son chemin, & à une ligne près, peuvent s'adresser chez M. TROTTIER, Procureur au Parlement, rue Guénégaud, à Paris.

Une pareille machine suffira avec une boussole pour la conduite & direction des vaisseaux dans les divers lieux de leur destination, sans qu'il soit nécessaire en aucun tems, ni de prendre la hauteur, ni de sonder, ni même de s'occuper dorénavant à chercher les degrés de longitude & de latitude. La boussole & la manœuvre toute simple de la nouvelle machine avec une Carte Géographique, & une simple montre suppléeront à tout.

A défaut de montre pour sçavoir l'heure, on pourra faire usage d'une machine hydraulique peu couteuse, dont l'Auteur donnera connoissance, & qui sera aussi sûre que la meilleure montre l'est ordinairement sur terre, & n'aura point les inconvéniens du sablier.



## STANCES

*Présentées à son Excellence Monseigneur le  
Baron Général DE LENTULUS, Gouver-  
neur & Lieutenant Général en la Prin-  
cipauté de Neuchâtel & Valengin.*

**A**ux doux transports d'une vive allégresse  
Consacrons par nos vers ce mémorable jour ;  
N'est-ce qu'un songe , ou feroit-ce une yvresse ?  
Non , la Paix parmi nous vient fixer son séjour.

Eloignez vous d'ici, troubles, soucis, allarmes,  
La Discorde est en fuite, & son fatal flambeau  
Disparoît de ces lieux, Mars a posé les armes.  
Nous respirons enfin sous le ciel le plus beau.

Quel est ce Protecteur , qui des coups du tonnére  
Par ses soins généreux , nous a mis à l'abri ?  
Son nom est LENTULUS , c'est du Dieu de la guerre  
Le digne nourisson , l'illustre favori.

# SON JOURNAL HELVÉTIQUE

◆  
Ce Héros raïonnant de Gloire ,  
Que la faveur du Ciel nous présente aujourd'hui ;  
Orne le Temple de Mémoire  
Et n'a que FEDERIC seul au dessus de lui.

◆  
Cher LENTULUS , de tes vertus guerrières  
Tu tempères l'éclat , par ta grande douceur ;  
Ange de Paix dont les sages lumières  
Viennent nous éclairer sur nôtre vrai bonheur.

◆  
Tu nous tiens ce langage : Un Roi doux & propice,  
De ses Sujets soumis le Père & le soutien ,  
Fait briller à vos yeux sa suprême Justice ;  
Jouissez de vos droits , il ne veut que le sien.

◆  
Nôtre auguste Monarque auprès de vous m'envoie ;  
Acceptez mon projet d'une solide paix.  
Le Pays le reçoit avec des cris de joie ,  
En bénissant l'Auteur qui remplit nos souhaits.

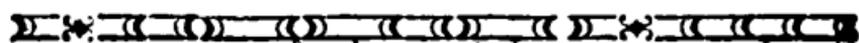


Que de nos ennemis la basse jalousie  
 Cesse de nous ternir par ses traits imposteurs ?  
 LENTULUS en ce jour prend notre Bourgeoisie,  
 Et confond de l'Enfer les plus noires fureurs.



Ville heureuse, tu vois ta gloire rétablie ;  
 LENTULUS ton Bourgeois, Tes ennemis vaincus,  
 Tes troubles dissipés. Que par-tout on s'écrie,  
 VIVE NOTRE GRAND ROI, vive aussi LENTULUS.  
 Nétchâtel le 25 Novembre 1768.





## E L E G I E

Par Mr. D'ARNAUD.

**D**IEUX ! qu'est-ce que la vie & tout ce vain tu-  
multe

De passions, d'erreurs, d'événemens divers ?

Pour ma raison, que je consulte,

Pour mes plaisirs, qui me sont bien plus chers,

Quel avantage ; hélas, résulte

De compter près de trente hivers ?

Mes beaux jours écoués comme des flots rapides

Séchent précipités dans le gouffre du tems ;

J'ai vu presque sécher les fleurs de mon printems,

Et n'ai cueilli que des fruits trop perfides

Qui m'ont trompé bien peu d'instans,

Un barbare génie, inflexible adverfaire,

Contre qui mes destins devoient toujors lutter

Avec fureur vint agiter

Sur mon triste berceau son flambeau funéraire.

Mes yeux à peine ont ouverts leur paupière

Que mon cœur enflamé s'ouvrit au sentiment,

Fatal présent du Ciel qui jusqu'à ce moment

Pour quelque illusion dont j'ai poursuivi l'ombre

M'apportant des peines sans nombre

M'a fait de l'existence un éternel tourment.

J'ai connu, j'ai senti les plus vives allarmes ;

Mon premier tyran fut l'amour ;

Je le chéris encore en répandant des larmes,

Dont la source croit ch. que jour.

Non, digne objet de ma tendresse,

Qui joignois la simple candeur  
 A cette grace enchanteresse  
 Que ne donne point l'art trompeur ;  
 Toi qui suffisois à mon cœur

Et rassemblois les noms d'amie & de maîtresse ?

O toi dont l'aimable jeunesse

N'a pû du sort cruel épuisant la rigueur

Repousser ce cercueil , que je revois sans cesse ,

Non , tu n'est point sorti de mon cœur éperdu ;

Jusqu'au dernier soupir tu rempliras mon ame ;

A mon être détruit survivra cette flamme ,

Qu'inspira la beauté , qu'entretint la vertu.

Ce n'étoit point assez que l'amant le plus tendre

De ce bonheur suprême à jamais fut privé :

Il falloit qu'à mon cœur rien ne fut réservé ;

Qu'un frère enfin dont l'amour éprouvé

Devoit fermer mes yeux , & recueillir ma cendre

Victimes des combats . . . je n'ai pu le défendre ;

Vous m'avez donc, ô dieux, tout enlevé.

Depuis un lustre entier quelle est ma destinée !

Je traîne , dans les cours un cœur chargé d'ennuis ;

Dans ces lieux dont bientôt les songes sont détruits

Des plus mortels dégoûts l'ame est environnée ;

J'ai vu de près les Rois , & leur grandeur bornée

Plus malheureux cent fois que je ne suis ,

Ils ne connoissent pas cette volupté pure ,

Ce tendre sentiment qui fait le vrai plaisir.

Ce tendre sentiment , trésor de la nature ,

Dont rarement la grandeur sçait jouir.

Constante à m'opprimer la fortune cruelle

Sur ma tête assembla des orages affreux ;

Le talent , l'amitié , s'unirent avec elle

Pour me rendre plus malheureux ,

Dieux , qui m'avez donné le cœur le plus sensible ,

Ai-je pû soutenir cette épreuve terrible !

Si par quelques honneurs arrachés aux Destins ;  
 Par la faveur des Souverains ,  
 Faveur peu désirable , & sitôt démentie ,  
 Des plaisirs les plus doux, des biens les plus certains,  
 De la tranquillité qu'ils m'ont , hélas ; ravie ,  
 Les arts ont pu dédommager ma vie ;  
 Si trop en bute aux traits des perfides humains ;  
 J'ai déjà fait pâlir la basse jalousie ;  
 Si du laurier stérile une feuille flétrie  
 Que dévorent toujours les regards assassins  
 Et le souffle impur de l'envie ,  
 A payé mes travaux , ou plutôt mes chagrins ;  
 Envieux acharnés , regardés bien les larmes  
 Dont ce présent funeste est sans cesse trempé ,  
 Pénétrez dans mon cœur, saisissez mes allarmes ,  
 Et comptez s'il se peut les coups qui m'ont frappé :  
 Du monde fatigué , dégouté de moi même ,  
 Toujours plus attendri , toujours plus déchiré ,  
 Trop instruit qu'il n'est point de bonheur épuré ,  
 Que le plaisir est foible , & la douleur extrême ;  
 Convaincu du néant des frivoles grandeurs ,  
 De ce qu'on a nommé talent , mérite, gloire ,  
 Désabusé sur toutes les erreurs ,  
 Sur l'amour même , à qui je voudrois croire ;  
 Et qui lui seul adoucit nos malheurs :  
 Des fleurs de mon printems , voilà le fruit funeste !  
 Dieux ! faut-il en regrets déjà me consumer !  
 S'il faut enfin ne plus aimer  
 De mes jours malheureux quel sera donc le reste ?

---

 ENIGME.
 

---

**Q**UOIQUE destinée à servir,  
 On me porte & je me fais suivre ;  
 Chaque nuit on me fait revivre ,  
 Chaque jour on me fait mourir.

Sans savoir & sans éloquence ,  
 A chaque objet quand le soir vient  
 Je puis donner de l'apparence ,  
 Et la couleur qui lui convient.

La graisse fait ma nourriture ;  
 Rien n'est pourtant plus sec que moi  
 Et dans la plus fiète possiblé,  
 Du moindre vent je suis la loi.

Je suis sans force en ma vieillesse  
 Je suis pâle & languis toujours ;  
 Mais coupez le fil de mes jours ,  
 Et vous me rendez ma jeunesse.



## T A B L E.

|                                                                                                          |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <b>R</b> EFLEXIONS sur 2. Sam. XII. 21,<br>& I. Cron. XX. 3. <span style="float: right;">pag. 491</span> |
| Conjectures sur l'antériorité de l'Évangile<br>de St. Marc à celui de St. Mathieu. 497                   |
| Commentaire de cette définition, l'homme<br>est un animal raisonnable. 504                               |
| Morton & Susanne. Histoire Angloise,<br>par M. d'Arnaud. 544                                             |
| Sur la politesse. Portrait de Cléon. 578                                                                 |
| Annonces de Livres & Avis Divers. 585                                                                    |
| Stances présentées à son Excellence Mon-<br>seigneur le Baron de Lentulus &c. 601                        |
| Elegie par M. d'Arnaud. 604                                                                              |
| Enigme. 608                                                                                              |

